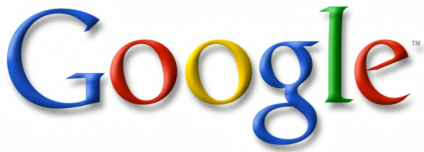
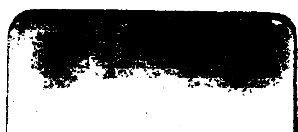
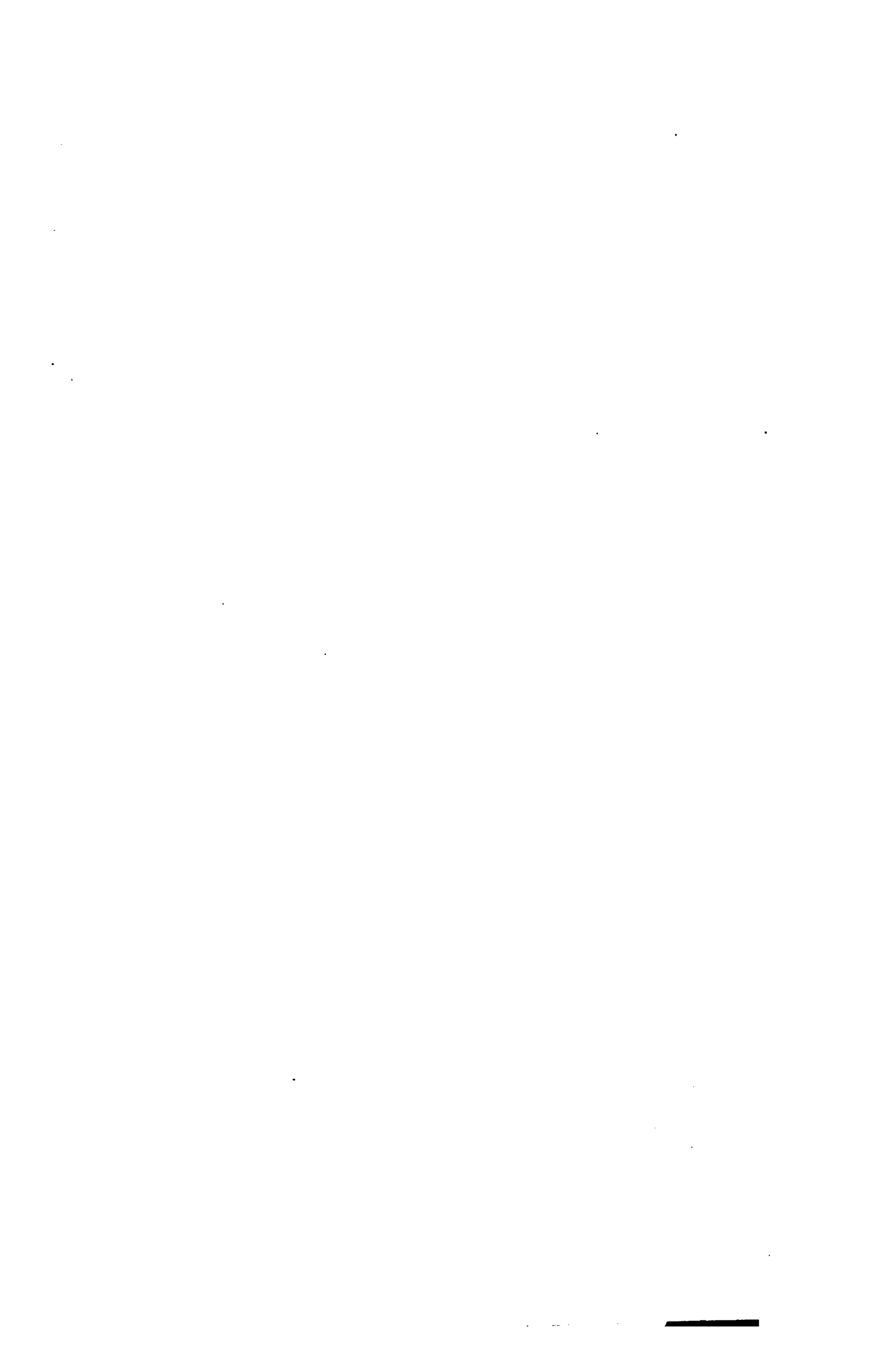


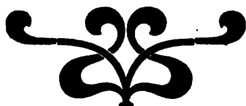




NICOLAS PAPAHAGI

LES ROUMAINS DE TURQUIE

(*Ouvrage publié sous les auspices de la société Macédo-Roumaine de culture intellectuelle*)



BUCAREST
Imprimerie des Arts Graphiques „Eminesco“
Boulevard Elisabeth No. 6.
1905

AVANT-PROPOS

Pour une nation, le droit à l'existence est un droit imprescriptible, un droit auquel le fait qu'elle a commencé quelque peu tard à prendre conscience de son individualité propre ne saurait rien enlever de son immanence.

Il est vrai qu'une éducation scolaire et religieuse étrangère peut jusqu'à un certain point obscurcir et altérer le sentiment national chez certains individus d'un peuple, comme il est vrai qu'en se servant de la religion, comme d'une arme contre le réveil de la conscience ethnique dans les masses d'une nation, on peut le faire retarder.

Cependant, tant que cette nation conserve intacts son idiome propre, ses us et coutumes, ses traditions et légendes, ses

mœurs, sa façon d'être qui la différencient profondément des autres nations habitant avec elle ; bref tant qu'elle garde tous les caractères particuliers d'une nation distincte, son droit à reprendre conscience d'elle-même, à se développer dans son propre élément, conformément au génie de sa race, à ses dispositions et à ses aptitudes particulières, subsiste tout entier.

Ce droit primordial, inné et immanent, c'est en vain qu'on voudrait le contester par des sophismes, l'étouffer par des moyens plus ou moins oppressifs, le déclarer prescrit et aliéné en faveur d'un autre ou en retarder l'exercice par des expédients dilatoires. Si comprimé qu'il soit dans son développement libre et naturel, il ne perd rien de sa force. Au contraire, plus il est contenu, opprimé, refoulé, plus il tend à s'affirmer bruyamment. La réaction dans cet ordre de faits comme dans tout autre est en raison directe de la force de pression.

Pour peu que l'on veuille examiner ce qui se passe actuellement en Macédoine, on se persuadera tout de suite que la tyrannie scolaire et ecclésiastique, que l'hellénisme a exercée depuis des siècles sur les diverses nationalités habitant la Turquie, a été impuissante à étouffer complètement leur

conscience nationale, à enrayer à jamais le droit de chacune d'elles à vivre de sa propre vie. Et c'est pour avoir méconnu cette vérité élémentaire, pour avoir voulu aller à l'encontre des sentiments les plus intimes des populations hétérogènes de la Macédoine, de l'Epire, de l'Albanie, de la Thrace, etc., que l'hellénisme se trouve aujourd'hui aux prises avec tous les éléments qui peuplent ces contrées.

Cette lutte acharnée, incessante, qui résulte du choc des deux courants en présence, dont l'un veut, en dépit des leçons du passé et du bon sens, conserver un état de choses qu'il considère comme devant être immuable, — vu qu'il serait consacré, sanctionné à jamais par une tradition séculaire, — et dont l'autre veut reconquérir ses droits usurpés mais non moins imprescriptibles, prend, sur les lieux mêmes où elle se livre, toutes les formes : querelles continuelles, rixes sanglantes, persécutions et délations réciproques, excommunications. Tantôt sourde, tantôt ouverte, selon que la recrudescence est plus ou moins vive, elle tend de jour en jour à prendre un caractère d'acuité qui est bien de nature à inspirer des inquiétudes à tous ceux qui désirent sincèrement donner une solution équi-

table en même temps que pacifique à ce complexe de questions qu'on appelle le problème macédonien.

Cependant, si grande que soit la bonne volonté de tous de voir la question macédonienne équitablement réglée, encore faut-il que l'on possède tous les éléments qui la composent pour pouvoir la juger dans son ensemble et dans ses détails et se prononcer en connaissance de cause.

N'examiner qu'un ou quelques-uns seulement des côtés du problème et se régler sur cet examen partiel, c'est s'exposer sûrement à avoir des mécomptes, à aller au devant de nouvelles difficultés, bref à voir s'éterniser l'imbroglio macédonien.

L'erreur serait d'autant plus possible que certaines opinions acceptées de longue date, aussi bien sur le caractère ethnique des populations de la Turquie d'Europe que sur leurs aspirations, sont loin de la réalité. Bien plus, au lieu d'être rectifiées par des exposés sincères de la situation actuelle, elles ne sont, la plupart du temps, qu'embrouillées par la tendance de chacun à vouloir présenter les choses sous le jour qui convient le mieux à sa nationalité.

Nous voulons, pour notre part, ne pas donner dans ce travers, étant persuadés que

ce n'est pas en affichant des prétentions démésurées que nous pourrions obtenir gain de cause dans nos justes revendications. Au contraire, notre sentiment est que la question macédonienne ne pourrait recevoir une solution satisfaisante que le jour où chacune des nationalités qui habitent la Turquie se déciderait à s'enfermer dans son droit strict, renoncerait au désir d'empiéter, coûte que coûte, sur le droit des autres nationalités et où toutes ensemble se reconnaîtraient mutuellement des droits égaux à une vie nationale propre.

Exposer succinctement la question des Roumains de Turquie, c'est-à-dire montrer leur origine, leur passé et leur situation actuelle, leurs aspirations et leurs revendications sur le terrain scolaire et religieux, la façon dont ils ont commencé à prendre conscience de leur individualité propre et les entraves que l'on met au développement de cette conscience, donner le nombre approximatif de l'élément roumain de Turquie et le présenter sous son véritable jour à tous les points de vue, tel est le but que nous nous sommes proposé avec sincérité. Nous avons la ferme conviction que la vérité seule, dégagée de tout esprit d'exagération, pourrait être de quelque

profit aussi bien pour la cause des Roumains de Macédoine que pour ceux qui voudraient étudier le problème macédonien sous tous ses divers aspects.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DES ROUMAINS DE TURQUIE

Après la conquête de l'Albanie et de l'Epire par le préteur Anicius et de la Macédoine par le consul Paul-Emile, des colonies romaines ont été établies dans ces contrées, notamment en Epire, en Etolie, en Acarnanie et en Athamanie dont toutes les villes ont été détruites et dont un grand nombre de familles ont été transportées en Italie par ordre du Sénat romain.

Parmi les considérations qui ont déterminé cette colonisation, il va sans dire que la principale a été d'ordre stratégique. Les guerres que les Romains avaient dû faire pour soumettre les Macédoniens, les Epirotes, les Etoliens, les Acarnanes, etc., les révoltes incessantes de ces derniers, leur turbulence ont tout naturellement suggéré au Sénat romain l'idée de faire occuper par

une population latine les dangereux passages des montagnes du Pinde où les armées romaines risquaient à tout moment d'être défaites. Maîtresse de ces défilés, Rome pouvait tenir dans la soumission la Macédoine et l'Epire, dont toute tentative de révolte eût pu être bien vite étouffée, en rase campagne, par les légions romaines.

Rome ne manqua donc pas de faire occuper toute la chaîne des montagnes du Pinde par des populations amenées d'Italie, populations qui devaient être en majeure partie pastorales pour pouvoir s'accommoder des conditions du sol dont la garde leur était confiée.

Cela est tellement vrai qu'à défaut même du témoignage de Tite-Live et de la tradition populaire, le seul fait que Pompée a pu, cent ans plus tard, recruter une légion entière parmi les vétérans qui s'étaient établis en Macédoine suffirait à ne laisser subsister aucun doute à cet égard.

L'élément romain de Macédoine et d'Epire y devint encore plus nombreux par le courant d'émigration vers ces contrées, qui s'est dessiné après la mort de César ainsi que par l'établissement à demeure des nombreux fonctionnaires romains que leur service obligeait à y résider.

Mais ce qui vint augmenter cet élément d'une façon bien autrement considérable, ce furent deux événements de la plus grande importance historique.

On sait qu'en présence du flot envahissant des barbares, l'empereur romain Aurélien transféra en l'an 271 après J. C., sur la rive droite du Danube, les légions romaines ainsi que de nombreux colons établis précédemment par l'empereur Trajan en Dacie.

La Mésie, où l'élément romain était déjà du reste en assez grand nombre se trouva submergée par l'arivée de ces nouveaux Romains.

Quatre siècles plus tard, à l'arrivée des Slaves dans cette région, une partie de cette population romaine, repoussée par les nouveaux envahisseurs, dut se réfugier dans les montagnes de l'Hémus (Balkans), tandis que l'autre partie, surtout celle qui occupait la Serbie actuelle, se dirigea vers le sud et s'étendit sur la Macédoine, l'Epire, l'Albanie, la Thessalie et la Grèce.

Cette émigration a eu lieu au VII-e siècle. Elle est confirmée par le chroniqueur grec Kekauménos qui dit en parlant des Roumains du Pinde que «ceux-ci habitaient

auparavant près du Danube et de la Save, là où habitent maintenant les Serbes».

Les Roumains (Valaques) établis dans les Balkans, unis aux Bulgares, firent trembler Byzance maintes fois aussi bien que l'Empire latin d'Orient de si courte durée. On peut lire dans les chroniqueurs byzantins les hauts faits d'armes de cette vaillante population que les armées byzantines redoutaient plus que n'importe quoi et devant l'attaque de laquelle les Croisés cessaient de rire comme ils le faisaient devant les „Boulgres“.

Ce fut sous la dynastie des Assanides qu'elle écrivit sa plus glorieuse page dans l'histoire de la péninsule des Balkans.

L'empereur Isaac l'Ange ayant voulu imposer une dîme sur les immenses troupeaux dont les Roumains des Balkans, alors comme plus tard et comme aujourd'hui encore les Roumains du Pinde, étaient possesseurs, ils refusèrent de la payer et, conduits par deux chefs, les deux frères Pierre et Assan, qui avaient donné le signal de la révolte, ils défirent, à plusieurs reprises, les armées byzantines dans les gorges et les défilés des Balkans, envahirent la Thrace et la Macédoine, se rendirent maîtres de tout le vaste territoire qui s'étend entre le

Danube et le Pinde et fondèrent le royaume roumano-bulgare, sous la dynastie des Assanides, qui fut la terreur de Byzance.

Après l'assassinat successif de ses deux frères aînés, Pierre et Assan, Joanice qui leur succéda porta encore plus haut la gloire des armes, à tel point que le Pape Innocent III, voulant attirer dans le giron de l'Eglise romaine un prince dont la renommée était parvenue jusqu'à lui, lui adressa une lettre extrêmement flatteuse pour l'amour propre de Joanice auquel le Saint-Père rappelait son origine romaine.

Après avoir remporté sur les Latins la brillante victoire d'Andrinople, où il fit prisonnier Baudouin de Flandre lui-même, qu'il mit plus tard à mort, Joanice, qui avait pris le titre d'empereur, devint très redoutable. Mais il ne tarda pas à succomber lui-même sous les coups d'un assassin pendant qu'il assiégeait la ville de Salonique.

Sous ses successeurs l'empire roumano-bulgare alla promptement vers son déclin. L'élément roumain des Balkans cesse de faire parler de lui, autant parce qu'il n'a plus de dynastie nationale et qu'il émigre en partie vers le sud que parce que sa dénationalisation s'accentue de plus en plus sous l'influence slave.

CHAPITRE II

LES ROUMAINS DU PINDE

La chaîne du Pinde, déjà colonisée par les Romains, se vit envahie au VII-e siècle par une nouvelle et autrement nombreuse population romaine, qui, fuyant devant la poussée formidable des Slaves, s'étendit en Macédoine, en Epire, en Albanie, en Thessalie et en Grèce.

Le reste des colons romains qui avaient dû se conserver dans ces régions ne tardèrent naturellement pas à se confondre dans cette nouvelle masse de population de même origine et de même langue.

C'est de la fusion de ces deux éléments d'origine latine qu'est sorti le peuple généralement connu aujourd'hui sous le nom de Roumains ou de Valaques de Macédoine et dont nous allons nous occuper dans cette étude.

On ne doit certes pas s'attendre à ce que, dans un travail destiné à donner une idée plutôt sommaire de ce peuple, nous nous attardions à établir sur la base de documents, heureusement très nombreux, les preuves irréfragables de la communauté d'origine des Macédo-Roumains et des Daco-Roumains.

Les chroniqueurs byzantins Chalcocondylas [1]), Nicétas Choniatès, Pachymère, Kékauménos; les ethnographes étrangers comme Leake, Pouqueville, Kanitz, Thunmann, Lejean et tant d'autres; les auteurs grecs eux-mêmes qui écrivaient à une époque où la conscience ethnique chez les Roumains de Turquie ne donnait pas encore signe de réveil et où la théorie de Vlakophones, de Bulgarophones. d'Albanophones, etc. n'était pas encore inventée, sont tous unanimes à reconnaître cette communauté d'origine et de langue entre les deux tronçons de la race roumaine séparés par tant de lieues et tant de peuples.

---

1) „Les montagnes du Pinde sont habitées par des Valaques, qui parlent la même langue que les Daces qui habitent sur les rives du Danube" (Chalcocondylas, De rebus Turcicis, Bonn, p. 319)

„Ils s'appellent, les uns et les autres, Valaques. (Id.)". Le même chroniqueur nous dit que les Valaques habitent en Thessalie, au Pinde, en Laconie, près du mont Taygète et au Ténar.

Pour nous borner à un témoignage, qui pourrait d'autant moins être récusé qu'il émane d'un homme d'Etat grec, voici ce que M. Rangabé, le plus éminent érudit de la Grèce moderne, ex-ministre des affaires étrangères, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris et à Berlin, écrivait en 1856 dans la revue „Pandora“ d'Athènes :

„Quand on dit aujourd'hui à Athènes Roumaines ou Valaques, on entend toujours ces météores qui paraissent de temps à autre au nord de la Grèce et jettent sur notre beau pays la pluie dorée des champs Danubiens et nous oublions que même parmi nous, en Attique même et dans d'autres contrées helléniques, il y a d'autres Roumaines dont la race constitue une grande partie des habitants de ces contrées et qui méritent à plusieurss points de vue notre attention.

„Pandora“, ajoute M. Rangabé, se décide aujourd'hui à rendre justice à ces Roumaines qui habitent le même pays que nous et qui ne sont pas moins dignes d'être à côté des dames civilisées, quoiqu'elles ne dansent pas la polka et ne portent pas de robes parisiennes.

„Les Roumains de Grèce, de Macédoine, d'Epire et de Thessalie sont des colonies

venues de la Roumanie proprement dite. Cela se voit non seulement à leur dénomination commune et à leur langue, mais encore au nom de Mégalo-Vlahi (Grands Valaques), nom donné aux Roumains du Pinde. En comparant leur figure, leur stature et leur caractère, on voit qu'ils sont d'origine latine.

„ Les Roumains qui habitent aujourd'hui la Grèce, la Thessalie, l'Epire et la Macédoine, sont plus de 600,000".

Pouqueville, le célèbre consul de France à Janina, au temps d'Ali-pacha, dont l'impartialité ne saurait non plus être mise en doute par personne, attendu qu'il écrivait à une époque où le royaume de Grèce n'existait pas, qu'il avait des sentiments très philhellènes et que ses renseignements sur la population roumaine sont pris sur place, écrivait ce qui suit:

„ Les Grands Valaques (Mégalo-vlachites), qui habitent de nos jours les hautes montagnes du Pinde, tels que ceux du canton de Malacassis et d'Aspropotamos, se prétendent, sans en fournir aucune preuve historique, descendants des débris de l'armée de Pompée qui se réfugièrent dans les montagnes de Thessalie après la bataille de Pharsale.

„ D'autres d'entre eux croient être la pos-

térité d'une colonie sortie des Abruzzes et ils donnent pour raison de cette tradition que les Valaques Aspropotamites se qualifient encore de Bruzzi-Vlahi (Valaques brutiens).

„ Enfin la même opinion est commune aux Valaques Perrhébiens qui habitent Mezzovo, une partie du canton de Zagori (au nord de Janina), de la Lévadie, de l'Attique et qu'on trouve jusqu'en Morée.

„ Pour ce qui est des tribus valaques voisines du Parnasse et du Céphise de la Phocide, elles prétendent avoir une origine commune avec les Grands Valaques (Mégalo-Vlachites) et toutes en général revendiquent avec orgueil le nom de Romains.

„ Je ne sais à quelle époque précise les Valaques se sont établis dans le Pinde, ni pourquoi les Grecs les ont surnommés Mégalovlachites (Grands Valaques); cependant la première partie de ce problème se résoudrait, si on pouvait admettre en preuve leurs versions populaires: ils y seraient à ce titre depuis une haute antiquité". (Pouqueville tome 2, page 328-330). Et à la page 360, parlant de Chaliki, l'ancienne Chalkis des Dolopes, située dans les gorges les plus élevées du Pinde, le même auteur écrit:

„ Chaliki se compose de 300 familles de Valaques très pauvres, mais très hospitaliers

et civils. Comme tous les Aspropotamites, ils se prétendent d'origine romaine et s'appellent Bruzzi-Vlahi. On m'a assuré que ces pâtres portaient encore il n'y a guère qu'un demi-siècle un chapeau en feutre et pour vêtement l'habit des bergers du Latium ».

Mais à défaut même des témoignages si nombreux fournis par les chroniqueurs byzantins ainsi que par les auteurs étrangers et grecs, à défaut de toute autre preuve historique, la langue, qui est le principal signe distinctif d'une nationalité, suffit à elle seule pour ne laisser subsister aucun doute au sujet de la communauté d'origine entre Macédo-Roumains et Daco-Roumains.

Personne, assurément, ne saurait admettre que les deux idiomes latins, s'ils avaient été à l'origine deux idiomes différents, eussent pu, par le plus singulier des hasards, se développer au cours des siècles d'une façon identique.

Il est, en effet, évident qu'à part la différence de quelques vocables, différence explicable par les influences du voisinage auxquelles ils ont été soumis, les deux idiomes ont subi les mêmes transformations. Ils ont été régis par les mêmes lois phonétiques; les mêmes phénomènes linguistiques se manifestent chez l'un comme chez l'autre. Dé-

clinaison et conjugaison des parties du discours variables, dérivation des mots, emploi des prépositions et des autres parties du discours indéclinables, syntaxe des mots et des propositions revêtissent les mêmes formes, suivent la même marche, présentent le même aspect dans les deux idiomes.

Désinences, formes grammaticales, flexion des mots, en un mot toute la structure et la texture d'une langue offrent des ressemblances tellement évidentes même à l'œil le plus distrait, qu'il suffit de l'examen le plus superficiel pour se convaincre pleinement de l'identité parfaite des deux idiomes.

Ce phénomène curieux d'un développement parallèle entre deux dialectes est d'autant plus digne de remarque si l'on considère, d'un côté, la distance énorme qui sépare les Macédo-Roumains d'avec les Daco-Roumains et, de l'autre, la cessation complète, pendant environ dix siècles, de tout rapport, de tout point de contact entre ces deux branches de la même race.

Si nous avons insisté sur ce point, au sujet duquel toute discussion semblerait devoir être oiseuse, c'est parce que, le croirait-on ? il s'est trouvé des hommes qui se sont ingéniés à forger des théories passablement paradoxales tendant à faire croire

que malgré l'idiome latin parlé par la population roumaine de Turquie, elle n'en serait pas moins d'origine grecque. Il est vrai que ces hommes-là sont hautement intéressés à ce qu'il n'y ait que des Grecs en Macédoine, en Epire, en Albanie, etc. Aussi ni la différence de langue, ni les différences profondes des us et coutumes, des traditions et légendes, des mœurs, des costumes, des occupations, qui séparent le peuple roumain de Turquie d'avec le peuple grec aussi bien que d'avec les autres peuples cohabitant la Turquie, ne sauraient-elles avoir absolument aucune valeur à leurs yeux.

Nous attacher à relever une erreur voulue, ce serait nous donner la peine de prouver ce qui de toutes façons saute aux yeux.

Nous laisserons donc les Grecs mettre leur esprit à la torture tant qu'il leur plaira pour soutenir une thèse démentie par le témoignage des chroniqueurs byzantins et de leurs propres auteurs modernes qu'ils feignent d'ignorer pour mieux se repaître de chimères, et nous nous hâterons de suivre la population roumaine du Pinde dans les phases principales de son histoire.

CHAPITRE III

LES PRINCIPAUTÉS VALAQUES DU PINDE

Ainsi que nous l'avons dit, repoussés par les invasions slaves vers le sud de la péninsule balkanique, les Roumains de la Mésie s'établirent sur plusieurs points de la Macédoine où ils trouvèrent naturellement de nombreux congénères, établis dans cette contrée depuis la conquête romaine. Toutefois, le gros de cette nouvelle population roumaine se porta beaucoup plus au sud, vers le Pinde, se déversant sur toute la chaîne de ce massif de montagnes, de même que sur une grande portion de l'Albanie et sur la plus grande partie de l'Epire et de Thessalie et même dans la Grèce proprement dite.

Les nouveaux arrivés y trouvrèrent, inu-

tile de le répéter, notamment dans le Pinde, les débris des colonies romaines du temps de la République et formèrent avec ceux-ci, pendant longtemps, la majorité écrasante si non la totalité de la population dans les régions que nous venons de citer. Le fait est tellement certain qu'à partir du XI-e siècle, aussi bien les chroniqueurs byzantins (Chalcocondylas, Nicétas, Pachymère, Kekauménos, Franzès) que les chroniqueurs français comme Villehardouin, etc. ne désignent dans leurs ouvrages la Thessalie, l'Epire et les montagnes du Pinde que du nom de Valachies.

On ne sait pas encore au juste si les Roumains se sont constitués en „ toparchies " ou principautés distinctes dès leurs arrivée dans leur nouvelle patrie ou bien quelques siècles plus tard. Il est toutefois hors de doute que les colonies romaines établies déjà antérieurement dans le Pinde devaient avoir une organisation propre, qui, à plusieurs égards, survécut à tous les bouleversements pendant longtemps et même jusqu'à tout dernièrement, et que c'est cette forte organisation qui servit peut-être de base à la constitution des principautés roumaines dans le Pinde.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au XII-e siècle, ces principautés existaient et étaient

déjà dans toute leur force, puisqu'à partir de cette époque les chroniqueurs byzantins et français, cités déjà plus haut, aussi bien que d'autres auteurs parlent constamment de ces deux principautés qu'ils désignent du nom de Grande Valachie (Mégali Vlahia, Blaquie la Grant) et de Petite Valachie (Micri Vlahia) et qu'ils en retracent l'histoire.

Au XII-e siècle, les limites de la Grande Valachie étaient: au nord, l'Olympe et les monts Cambuniens, au sud, le Sperkius et la ville de Lamia (Zeitoun), comprenant la Thessalie, la Phtiotide, la Pelasgiotide et la Locride et ayant pour villes principales Larissa, Triccala, Alassona, Domoko, Pharsala et Patradjik.

La Petite Valachie, appelée aussi le Despotat d'Epire, comprenait l'Epire, la Thesprotie, etc. et avait pour villes principales Durazzo, Bérat, Arghirocastro, Arta, etc.

Les chroniqueurs nous signalent également à la même époque une autre toparchie valaque, comprenant la Dolopie et la région occupée encore aujourd'hui par une nombreuse population roumaine (Metzovo, Siraco, Calaritzi, la région de Zagor, etc.). Cette toparchie s'appelait la Valachie Supérieure (Anovlahia).

Nous aurions certes fort à faire — et du reste ce serait fastidieux — s'il fallait rapporter ici tous les passages des chroniqueurs

byzantins et étrangers se référant à ces principautés valaques.

Aussi croyons-nous devoir nous en tenir à quelques passages qui donnent une idée très nette de la force de ces principautés ainsi que de leur situation par rapport à l'empire byzantin.

Benjamin de Tudelle qui a parcouru l'Epire et la Thessalie en 1163-1164 parle ainsi qu'il suit des Valaques qu'il a vus de ses propres yeux et sur lesquels il a recueilli de précieux renseignements :

„ Cette nation, dit-il, surpasse même les chèvres en agilité; du haut de leurs montagnes les habitants descendent en Grèce, pillent et ravagent le pays. Personne ne peut leur faire la guerre et un roi ne saurait les soumettre. Rencontrent-ils un Juif, ils le dépouillent et le renvoient, mais un Grec est immanquablement tué. Leur principauté commence à Zeitoun ".

Le chroniqueur byzantin Pachymère constate en ces termes l'importance de la principauté valaque.

„ Le gendre de Taron, nommé Jean, était prince d'une nation très nombreuse et il était assez puissant pour faire des conquêtes. Son armée était composée de Romains,

qu'on nomme à présent (en 1260) Grands-Valaques.

„Avec cette armée il était seul assez fort pour arrêter trois grands capitaines: Jean Paléologue, grand domestique, Alexis Stratigopoulo, Jean Raoul, et pour les empêcher d'aller plus loin que Bérée, bien qu'ils eussent tous trois des forces considérables". (Pachymère Liv. I chap. 30, paragraphe 2).

Enfin, voici un document qui établit les rapports des principautés valaques avec l'Empire de Byzance.

En 1343, leur prince étant mort, les Valaques en demandèrent un à la cour byzantine. Cantacuzène leur donna son propre frère avec un diplôme qu'il reproduit intégralement dans son histoire (Livr. 2. Ch. 53). Voici un extrait de ce remarquable document:

„Désirant en toute rencontre rendre à mon frère des témoignages avantageux, je lui ai fait expédier ces lettres scellées de la bulle d'or par lesquelles j'ordonne qu'il soit gouverneur, durant toute sa vie, des pays et forts de la Valachie, et qu'il les maintienne dans mon obéissance, comme il s'y est obligé par serment.

„Quoiqu'il soit peut-être inutile de rap-

porter les articles jurés et qu'il semble que ce soit faire injure à la pureté de ses intentions et à la sincérité de son amitié, néanmoins parce qu'il est toujours louable de marcher dans un chemin uni et sûr, je le marquerai ici. Ces articles sont :

„ Qu'il sera ami de mes amis et ennemi de mes ennemis ; qu'il jouira pendant sa vie du gouvernement de la Valachie, sans pouvoir toutefois le transmettre à son fils, à moins d'en avoir obtenu la permission.

„ Que non seulement il me gardera la fidélité, mais qu'il la gardera aussi à l'empereur Jean Paléologue et à celui que je nommerais pour successeur, s'il venait à mourir sans enfants ; qu'il sera fait mention dans toute la Valachie de l'impératrice Anne et de l'empereur Jean, selon la coutume.

„ Que les métropoles, les évêchés, les monastères et les autres églises du pays seront soumises comme elles l'ont été anciennement à la grande Eglise de Constantinople, sans pouvoir être pour cela privées des revenus et des droits qui leur appartiennent.

„ Que si j'envoie mon très cher parent ou quelque autre en Valachie, l'Ange (Jean) vivra en bonne intelligence avec lui ; s'il

survient quelque différend entre eux, la décision en sera remise à mon jugement.

„ Que les frontières de la Valachie ou despotat seront gardées comme par le passé, afin qu'il n'y soit exercé aucun acte d'hostilité.

„ Que si l'Ange (son frère Jean) prend quelque fort autour de la Valachie, ce fort appartiendra à son gouvernement; que si j'entretiens la paix avec les Catalans, Jean l'entretiendra aussi, et si je leur fais la guerre, il la leur fera de même;

„ Que si je trouve à propos d'établir un préfet pour le bien de mon service, je pourrai le faire par son ministère ou autrement.

„ Que si les Grands de la Valachie désirent venir à ma cour pour me demander des grâces et des emplois, il ne pourra pas les en empêcher.

„ Qu'il sera obligé de mener des troupes en toutes provinces d'Occident où je porterai mes armées; et si je les porte au delà de Crissopole (Cavala), il ne sera tenu d'y venir qu'avec telle partie qu'il pourra amener.

„ Voilà, ajoute Cantacuzène, les conditions sous lesquelles l'empereur donna le gouvernement de Thessalie à Jean l'Ange qui fut reçu par ceux du pays avec des pro-

testations de toutes sortes de respect et d'obéissance ".

Une remarque à faire au sujet de ce chrysobulle. Si la chancellerie byzantine conservait à la Thessalie son ancien nom, les habitants du pays ne lui donnaient que le nom de Valachie. Et c'est pour ne pas déplaire aux Valaques que Cantacuzène n'emploie dans ce diplôme que le nom donné au pays où il serait lu par les habitants.

Ces documents, auxquels nous pourrions ajouter de nombreux autres empruntés aux divers chroniqueurs byzantins et étrangers, suffisent, croyons-nous, à donner une idée sommaire au sujet des principautés valaques du Pinde jusqu'à l'arrivée des Turcs en Europe.

CHAPITRE IV

LES PRIVILÈGES DES ROUMAINS DU PINDE

„ Les Valaques eurent la sagesse, en se soumettant au grand Seigneur, d'obtenir une capitulation qui rendit longtemps leur condition meilleure que celle des autres raïas ", dit Pouqueville, le consul de France à Janina au temps d'Ali-pacha, dans son Voyage dans la Grèce, II p. 159.

Les Roumains d'Epire et de Thessalie ont été, en effet, les seuls parmi les autres peuples chrétiens de la péninsule des Balkans soumis à la domination ottomane, qui ont su conserver jusqu'au commencement du XIX-e siècle une espèce de demi-indépendance, de self-gouvernement, pourrait-on dire, à plusieurs égards, grâce à

certains privilèges qu'ils ont obtenus de la part des conquérants.

Ce fut avec Murad II (1422-1451) que les Valaques conclurent une première capitulation[1]) ou arrangement aux termes duquel ils conservaient le droit de s'administrer eux-mêmes; de faire rendre la justice dans leurs communes par leurs conseils de sagesse composés de leurs chefs et notables, sauf la haute justice qui devait être rendue en présence d'un cadi; d'avoir la garde de leurs frontières; de faire la police chez eux et enfin, faveur suprême, ils étaient exemps d'impôts et n'étaient tenus de payer qu'une redevance annuelle qui était plutôt un hommage de vassalité qu'un tribut de servitude.

„Par suite de leur bonheur, dit encore Pouqueville dans son Voyage (t. 42 pag. 337), les Valaques se trouvèrent placés sous la protection des Sultanes Validés ou mères, au trésor desquelles ils versaient une redevance annuelle, qui était plutôt un hommage de vasselage qu'un tribut de ser-

1) Le chroniqueur byzantin Franzès nous apprend que le Sultan fit un voyage pour s'entendre avec les Valaques, au sujet des conditions de leur soumission: „Au printemps de l'année 6970 (... ?) dit-il, Murad se transporta dans la Grande Valachie et s'en revint après avoir mis ordre aux affaires (Liv. 4 ch. 19)

vitude. A ce prix, ils furent exempts du mélange des Turcs. Et restés comme pays d'Etat, ne connaissant ni exacteurs ni agents, ils repartissaient eux-mêmes leurs impôts. Les redevances, ils les payaient au 21-ème bureau du defterdar sous le titre de Malacassis.

„ Gouvernés dans leurs bourgs et villages par un conseil de sagesse composé de vieillards, ils vivaient sous des lois aussi simples que leurs mœurs patriarcales dont elles étaient l'expression. Libres dans leur culte, libres dans leurs familles, ils avaient traversé les orages des révolutions, qui agitèrent tant de fois l'Epire jusqu'à l'avènement fatal d'Ali pacha au gouvernement de cette province. Alors les Grands Valaques subirent le joug du satrape de Janina ".

Possédant à un haut degré le sentiment de la liberté et de l'honneur, les Roumains de Turquie ont pu, à l'abri de ces privilèges, conserver intacts, dans leurs montagnes inaccessibles, le trésor de leur nationalité, leurs mœurs pures et leur foi.

Pendant que les Slaves et les Grecs gémissaient sous le poids de la servitude, réduits qu'ils étaient à être des serfs attachés à la glèbe et que, pour échapper aux conséquences de la conquête, ils étaient forcés

d'abjurer leur foi et d'embrasser l'islamisme, seul le peuple roumain a pu traverser les vicissitudes des temps sans être entamé.

En parcourant la presqu'île des Balkans en tout sens, on est frappé, en effet, par deux choses dignes de toute attention : par l'absence complète de Roumains musulmans d'abord, et ensuite par l'absence presque tout aussi complète de l'état de servage parmi la population roumaine. On y trouvera des milliers de Serbes, de Bulgares, de Grecs et d'Albanais qui ont embrassé l'islamisme, on ne trouvera qu'une seule grosse bourgade roumaine, la bourgade de Nanta, dans la région de Meglénié, vilayet de Salonique, qui ait abjuré la foi ancestrale.

De même, sauf trois ou quatre villages de la même région et un infime nombre de Roumains habitant la plaine de Muzakié, sur la côte de l'Adriatique, en Albanie, nulle part on ne trouvera la population roumaine réduite à l'état de servage, tandis que les populations slaves et grecques de Turquie ne sont encore, dans leur immense majorité, qu'une espèce d'ilotes des beys musulmans.

C'est aussi grâce à cette demi-indépendance, qui avait à la base une large auto-

nomie communale, que l'élément roumain de Turquie a pu développer librement ses qualités et ses aptitudes et arriver bientôt, sous la domination ottomane, à un état de prospérité matérielle que ne connurent point les autres raïas,

Il convient aussi de faire remarquer que certaines communes roumaines du Pinde, telles que Périvoli, la petite ville de Metzovo, etc. avaient obtenu des privilèges tout à fait spéciaux sur la base de firmans qu'elles possèdent encore.

Les prérogatives accordées à la population roumaine du Pinde par le Sultan Murad II et confirmées par le Sultan Souleyman-le-Magnifigre ont été en vigueur jusqu'au commencement du XIX-e siècle [1]), époque à laquelle elles furent supprimées en partie par Ali pacha de Tépélen, satrape de Janina, et en partie, à diverses autres reprises, par le gouvernement turc lui-même qui les avait pourtant religieusement respectées jusqu'au jour où l'élément roumain du Pinde, égaré par les agents de l'hellénisme sur ses vrais intérêts, a commis la

1) L'auteur grec Aravandinos, qui écrivait il y a environ 50 ans, confirme lui aussi ce fait, du reste très connu: „Les Valaques qui se trouvent aux confins de l'Epire et de la Thessalie, dit-il, ont conservé pendant longtemps leur autonomie (Aravandinos, I pp. 186, 187).

folie de prendre part, d'une façon si brillante d'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, à cette grande insurrection grecque qui, après sept ans de luttes épiques, allait aboutir à la formation du royaume de Grèce.

CHAPITRE V

MAGNIFICENCE DES ROUMAINS ENVERS L'HELLÉNISME

Nous n'avons certes pas l'intention de retracer ici, fût-ce même succinctement, l'histoire de la grande insurrection grecque. Il est cependant une chose que nous devons faire remarquer. C'est que les Roumains ont pris une part brillante à cette insurrection. La plupart des héros de l'indépendance grecque, ceux dont l'hellénisme est, à bon droit, le plus fier, étaient de purs Roumains. Et pour commencer par le promoteur du mouvement insurrectionnel grec, Riga Féréos était un Roumain de la commune de Velestino, en Thessalie, de même qu'étaient Roumains les fameux chefs Blahava, Caciandoni, Boukovala, Androutzo,

Diako, Cionga, etc. Les Botzaris eux-mêmes étaient des Roumains.

Ce fait n'a rien qui puisse étonner. Peuple montagnard, le peuple roumain de Turquie, auquel la domination ottomane avait laissé une espèce de demi-indépendance, de self-gouvernement, en lui accordant de grands privilèges qui ont subsisté jusqu'à il y a un siècle à peine, avait sans doute mieux conservé le sentiment de la liberté, à une époque où les Grecs et les Slaves de Turquie étaient réduits au servage.

Constitués en clans ou tribus obéissant à des chefs puissants, maîtres des gorges et des défilés dangereux des montagnes, ils étaient naturellement mieux en état d'entretenir l'insurrection pendant si longtemps. Celle-ci, étouffée sur un point, éclatait sur un autre. Elle était surtout entretenue par ces tribus errantes de Roumains, connus sous le nom de Farsherotzi (Arvanitovlahi), qui, bien que possesseurs d'immenses troupeaux de moutons, ne payent encore aucun impôt à l'Etat, ne sont même pas soumis à un recensement et qui, possédant au plus haut degré le sentiment de l'indépendance, braves autant qu'on peut l'être, ont fourni, de tout temps, aux insurrections grecques la plupart de leurs héros.

Sans doute, en Occident, on semble à peine s'en douter et encore moins s'en doutait-on à l'époque où ces braves étonnaient le monde par leurs prouesses.

A cette époque-là on n'avait même pas idée de l'existence d'un élément roumain en Turquie. Et les poètes, qui avaient accordé leur lyre pour chanter les hauts faits d'armes des vaillants chefs du mouvement insurrectionnel grec, ne pouvaient certes pas savoir que la plupart de ceux dont ils chantaient les exploits étaient tout purement des Roumains ou des Albanais, dont les Grecs avaient estropié les noms en les façonnant de leur mieux à la grecque.

Le fait est tellement vrai que les Grecs eux-mêmes sont bien obligés d'en convenir. Et pour ne citer que des témoignages tout récents, voici ce que nous trouvons à ce sujet dans la revue l'*Hellénisme* du mois de Juin 1904, qui paraît à Paris et qui est l'organe de la société grecque „Hellenismos“ :

„Actuellement les Koutzo-Valaques (c'est de ce nom que les Grecs ont pris l'habitude depuis quelque temps de désigner les Roumains de Turquie) se disent Hellènes et ils le sont effectivement devenus à avoir si longtemps partagé notre existence nationale.

notre sort, nos espérances, *nos luttes et si généreusement versé leur sang* et dépensé leur argent pour la cause grecque".

Et dans le *Messager d'Athènes* du 16 Juillet 1904:

„... Ces nomades que l'on dit Koutzo-Valaques feraient passer un mauvais quart d'heure aux propagandistes, s'ils s'avisaient, devant eux, de parler des Hellènes d'une façon irrespectueuse. C'est qu'ils sont fiers de se dire Hellènes et de donner au besoin, *comme leurs pères l'ont fait en 1821, leur sang pour la cause hellénique*".

Pour n'avoir pas à revenir sur ce sujet, nous ajouterons que ce n'est pas seulement en 1821, mais bien avant cette date que les Roumains de Turquie ont prêté leur appui à l'idée grecque.

A diverses autres époques, ils ont pris les armes en faveur de la cause grecque et ont vaillamment soutenu les prétentions de l'hellénisme.

Pour ne parler que de deux dates plus généralement connues, quand, en 1854, lors de la guerre de Crimée, la Grèce voulut se prêter à faire une diversion en Turquie en y envoyant des chefs d'insurgés, ce furent des Roumains qui s'unirent à ces chefs et donnèrent le signal de la révolution.

Jaka et Griva, en Epire, et Hadji Petros, en Thessalie, les chefs de bandes envoyés de Grèce, ne trouvèrent un appui sérieux qu'auprès de la population roumaine des montagnes, qui, cela va sans dire, paya fort cher son égarement d'avoir voulu faire le jeu de la Grèce. Et plus tard, en 1877, 1878 et 1879, pendant et après la guerre russo-turque, c'est encore une partie de la population roumaine qui s'est trouvée pour soutenir les prétentions de la Grèce sur la Thessalie et l'Epire. C'étaient des Roumains, connus et archiconnus de tout le monde en Turquie, ces chefs de bandes qui avaient pendant trois ans tenu les montagnes et répandu la terreur en Macédoine, en Epire et en Thessalie, ces Léonidas et Cousho Despouli, de la commune roumaine de Samarina, les Colé Ghiza et les Jurcou, Roumains Farsherotes, les frères Garélia de la commune roumaine de Breaza et tant d'autres que l'historien grec Lambros met à cent coudées au dessus des héros d'Homère et de ceux de l'insurrection de 1821.

C'était en s'appuyant sur les troubles soulevés et entretenus par ces chefs de bandes que la Grèce s'efforçait de faire valoir, au congrès de Berlin, ses prétentions sur l'Epire et la Thessalie, dont la popu-

lation, disait elle, brûlait si ardemment du désir de s'unir au royaume de Grèce qu'elle ne déposerait pas les armes tant que ces provinces de l'Empire Ottoman ne seraient pas annexées au royaume hellénique.

Pourquoi les Roumains ont-ils, à diverses reprises, fait le jeu des Grecs?

Avant et pendant la grande révolution grecque, ils avaient pris les armes non point pour faire un royaume aux Grecs, mais pour défendre leurs privilèges sérieusement menacés par l'arbitraire et le despotisme du fameux satrape de Janina Ali Tepelenli, qui, après avoir eu raison de la fierté des Albanais, avait voulu enlever aussi aux Roumains la demi-indépendance dont ils avaient joui jusqu'alors. Habiles, comme ils l'ont toujours été, les Grecs ne tardèrent pas à transformer en une insurrection contre l'Empire Ottoman ce qui n'avait d'abord été qu'un mouvement de résistance contre le pacha de Janina, qui voulait supprimer les capitanats de Valaques et rompre de cette façon le pacte conclu par ceux-ci avec le Sultan Murad II.

L'Hétairie grecque, qui s'était formée vers la même époque en Russie et en Moldo-Valachie et dans laquelle entraient des éléments de diverses nationalités chrétiennes

de la péninsule balkanique, s'empressa de tirer profit du mécontentement soulevé par Ali pacha, d'envoyer des émissaires pour y provoquer un soulèvement général et de faire concourir tous les éléments au même but, en faisant miroiter aux yeux des diverses nationalités chrétiennes de l'Empire Ottoman l'image fallacieuse non pas d'un royaume hellénique, où les Grecs seraient les maîtres, mais d'un royaume chrétien *(Romaiiko)* où tous auraient les mêmes charges et les mêmes droits.

Il en a été presque de même des mouvements insurrectionnels ultérieurs. Les Roumains de Turquie n'y ont pris part qu'à l'instigation des évêques grecs, des consuls grecs, des maîtres d'école grecs.

Les agents de l'hellénisme ont facilement pu les abuser sur leurs vrais intérêts, tant que la conscience nationale ne s'était pas réveillée parmi eux. C'est donc grâce à une mystification, dont beaucoup de nos congénères sont encore victimes, que les Roumains de Turquie ont tant de fois tiré les marrons du feu pour les Grecs.

Cependant, malgré l'engouement que bon nombre d'entre eux continuent encore d'avoir pour les lettres grecques et pour le glorieux passé de l'Hellade, les écoles natio-

nales, créées depuis quelque temps, leur ont assez dessillé les yeux pour que, depuis plus d'un quart de siècle, ils aient laissé passer plus d'une occasion sans s'empresser de verser leur sang sur l'autel de l'hellénisme, comme ils l'avaient fait tant de fois précédemment.

Du reste, ce n'est pas seulement de leur sang que les Roumains de Turquie ont soutenu la cause grecque. Ils y sont allés aussi, et de la façon la plus généreuse, de leur bourse. Les donations que beaucoup de richissimes Roumains de Turquie ont fait à l'Etat grec et à la cause grecque en général sont trop notoires pour qu'il soit besoin de les rappeler. Qui ne sait, en effet, que le baron Sina, roumain de Moscopoli, a fait construire à ses frais l'Académie d'Athènes, le plus bel édifice de Grèce, qui a coûté plus de quinze millions de francs ? Georges Avéroff, originaire de Metzovo (Aminciu, en roumain) a fait construire le stade (les jeux olympiques) et donné des millions à l'Etat grec pour sa flotte ainsi que pour la construction et l'entretien de nombre d'institutions scolaires et religieuses, aussi bien dans sa ville natale que dans plusieurs localités de Grèce. Toschitza, originaire lui-même de Metzovo, et Avéroff

ont fait bâtir à Athènes l'école polytechnique, à laquelle ils ont fait donner le nom de leur pays d'origine (Metzovion politechnion). Les Doumba, originaires de Moscopoli et qui se sont élevés, comme leurs compatriotes les Sina, à de si hautes situations en Autriche, les Stournara, originaires de Metzovo, les Pinica, les Moushicou, de Monastir, qui ont tant fait pour les écoles et les églises grecques, étaient également des Roumains.

Nous aurions certes fort à faire, s'il nous fallait dresser une liste complète de tous les Roumains qui ont fait de grands sacrifices pécuniaires pour l'hellénisme. Qu'il nous suffise de dire que les plus généreux et les plus nombreux bienfaiteurs de l'Etat grec et de l'hellénisme en Turquie ont de tout temps été les Roumains, dont quelques-uns ont, de leur vivant, doté les institutions grecques et constitué en leur faveur des legs dignes des milliardaires d'Amérique. Et, à cet égard, il nous plaît de rendre hommage à la franchise des Grecs. Pour citer un témoignage d'autant plus précieux qu'il est tout récent et qu'il est fourni par l'organe de la société grecque „*Hellenismos*“, voici, ce qu'on peut lire dans le même numéro de la revue déjà citée „*l'Hellénisme*“:

„ Autre preuve de l'inébranlable attachement de Koutzo-Valaques à l'idée grecque! plusieurs d'entre eux, retenus ici par des intérêts de commerce ou de carrière se font passer pour d'excellents Macédo-Roumains, mais après fortune faite et généralement à leur mort, ils ne manquent pas d'affirmer leur sentiment heliène *sous forme de dons princiers ou de legs allant à la Grèce et servant à entretenir des œuvres de bienfaisance grecques et principalement à fonder des écoles helléniques en Turquie.*

... „ *C'est le grand Doumba, un pur Koutzo-Valaque, qui de son vivant consacre des sommes énormes à l'embellissement des propylées d'Athènes et, à sa mort lègue un revenu important aux écoles grecques de Blatza, Macédoine. C'est le baron Sina, Koutzo-Valaque authentique, ayant fait, il est vrai, fortune à Vienne, qui fait bâtir l'Académie d'Athènes*".

La cause de cette magnanimité des Roumains envers l'Etat et la cause grecs s'explique facilement. C'est que ces hommes ont reçu dans leur jeunesse une éducation scolaire purement hellénique, attendu que, de leur temps, il n'y avait pas encore d'écoles roumaines. Nul doute qu'ils n'eussent agi tout autrement si, dans leur jeu-

nesse, ils avaient reçu les bienfaits de l'instruction en leur propre langue.

Ajoutons, dans le même ordre d'idées et pour n'avoir pas à y revenir, que l'élément roumain a fourni aussi à la Grèce des hommes de lettres, dont l'hellénisme est fier à bon droit: tels les poètes Zalacosta et Croustali, originaires tous les deux de la commune roumaine de Siracco (Epire) ; l'historien Lambros, de la commune roumaine de Calaritzi (Epire) ; Pantazides, humaniste bien connu en Grèce et qui était originaire de Crouchovo (Macédoine); le poète Vlahos etc. Le célèbre homme d'Etat grec Coletti, qui fut longtemps premier ministre en Grèce et ministre de cet Etat à Paris, sous le règne de Louis-Philippe, était lui-même un pur Roumain de la commune déjà citée de Siracco.

Du reste, on verra, dans le chapitre traitant de la vie sociale, économique et intellectuelle des Roumains de Turquie, quelle part ont pris ceux-ci dans la culture et la diffusion des lettres grecques.

En résumé et de l'aveu même des Grecs, l'élément roumain de Macédoine, d'Epire, de Thessalie et de Grèce a rendu d'immenses services à l'hellénisme.

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE DE L'HELLÉNISME SUR LES ROUMAINS DE MACÉDONIE

On sait que les peuples de la péninsule balkanique ont, durant des siècles, été astreints à une éducation scolaire et religieuse purement hellénique. L'influence de cette éducation n'a toutefois été nulle part aussi grande et aussi durable que chez les Roumains de Turquie.

Chez les autres peuples soumis à l'influence de la culture intellectuelle grecque, celle-ci n'avait pu entamer que certaines classes ou certaines couches sociales, et encore, à raison de leur éloignement des pays babités par les Grecs, ces classes sociales n'en avaient-elles été pénétrées que d'une façon plutôt superficielle. Les lettres grecques, l'esprit grec, les aspirations natio-

nales et politiques de l'hellénisme n'avaient pu s'y implanter solidement. L'hellénisme était purement une importation exotique, qui avait, il est vrai, altéré la conscience ethnique de certaines classes de ces peuples sans pourtant l'obscurcir complètement. Du reste, les grandes masses, à raison même de l'état dans lequel elles se trouvaient dans les autres pays de la presqu'île des Balkans, étaient restées entièrement préservées de l'influence morale de l'hellénisme. N'ayant pas eu d'écoles nationales mais aussi non plus d'écoles grecques, leur conscience nationale était restée longtemps profondément endormie, il est vrai, mais non déformée. Aussi a-t-il suffi d'un léger souffle pour faire revivre cette conscience et détruire l'influence morale de l'hellénisme.

Il n'en a pas été malheureusement ainsi pour les Roumains de Turquie. Bien qu'ayant conservé, avec cette ténacité remarquable de la race roumaine, tous les caractères distinctifs d'une nationalité à part: langue, us et coutumes, façon de vivre particulière, costume, etc. et quoique s'étant soigneusement gardés de toute alliance avec les Grecs, ils avaient été plus directement soumis à l'influence de l'hellénisme, aussi bien

de par leurs occupations que de par leur voisinage immédiat avec l'élément grec.

La principale ressource de vie des Roumains de Turquie a sans doute été d'abord l'élevage du bétail. Mais, intelligents et entreprenants comme ils sont, ils ne tardèrent pas à se livrer au commerce et aux arts, non seulement dans les provinces de l'Empire Ottoman, mais aussi dans plusieurs autres pays voisins ou lointains et, grâce à leurs aptitudes, à leur travail infatigable, à leur honnêteté et aussi à leur esprit d'ordre et d'épargne, ils parvinrent à se faire de très bonnes situations, à arriver même à un état de prospérité que ne connurent point les autres populations de Turquie, ainsi qu'on le verra dans le chapitre consacré à ce sujet, dans cette étude.

Leurs nouvelles occupations exigeant une certaine instruction, ils éprouvèrent, naturellement, le besoin d'avoir des écoles. Or, à cette époque lointaine il ne pouvait nullement être question chez eux d'un enseignement en langue roumaine. C'était l'époque où les Grecs pouvaient dire que s'il y a une langue que l'on puisse écrire du cap de Matapan aux embouchures du Danube, s'il y a une littérature quelque peu digne de ce nom, ce sont la langue et la litté-

rature grecques. Il ne pouvait venir à l'idée de personne que l'on pût s'instruire en une autre langue que la langue grecque. Ce fut donc l'enseignement grec que les Roumains adoptèrent dans leurs écoles. Ce fut de la langue grecque qu'ils se servirent pour leurs transactions commerciales ainsi que pour leur correspondance de famille, comme c'était de la langue grecque qu'ils se servaient dans leurs églises.

Pénétrés de l'avantage qu'il y avait pour eux à posséder une certaine instruction, à connaître au moins les éléments de la lecture et de l'écriture, à une époque où l'immense majorité des Grecs et des Slaves de Turquie, réduits à l'état de servage, croupissait dans une ignorance complète, les Roumains se créèrent partout des écoles. Elles étaient si bien fréquentées, qu'on eût difficilement trouvé des illettrés parmi eux,

Comme cependnnt les livres grecs ne leur parlaient que de l'Hellade, qu'il n'y était nulle part question de Roumains, que les maîtres d'écoles, entichés eux-mêmes d'idées grecques, ne leur apprenaient que l'histoire de la Grèce, que la littérature grecque, ils en étaient tout naturellement arrivés à se croire eux-mêmes Grecs. L'éducation scolaire avait tellement faussé leur

esprit que, tout en parlant une langue complètement différente de la langue grecque, tout en s'appelant Roumains (Aromânĭ, Armânĭ), ils croyaient de la meilleure foi du monde être les descendants de ces anciens Hellènes, dont on leur avait tant parlé sur les bancs de l'école.

Vint la révolution grecque. Les Roumains, qui avaient été les premiers à prendre les armes pour soutenir leurs prérogatives sérieusement menacées par Ali pacha de Janina, y participèrent de la façon la plus brillante. On sait que rien ne rapproche mieux les hommes que la communauté de souffrances.

A force d'avoir longtemps lutté côte à côte avec les Grecs, les Roumains de Turquie, égarés qu'ils avaient été par la *grande idée* tendant, faisait-on dire partout, au rétablissement de l'Empire d'Orient, ou plutôt d'un royaume chrétien (Romaiikon), avaient fini par identifier leurs aspirations politiques à celles des Grecs.

Après la constitution du royaume hellénique et la fondation d'une Université à Athè-

---

1) Une règle phonétique de leur idiome veut que l'on fasse précéder d'un A tous les mots commençant à leur origine par un R.

nes, les Roumains aisés y euvoyèrent leurs enfants pour y compléter leurs études.

Ceux-ci en revinrent imbus d'idées grecques qu'ils s'efforcèrent de propager parmi leurs congénères. Athènes fut bientôt considéré comme le foyer principal de culture intellectuelle en Orient et comme le centre futur de la vie politique de toutes les populations chrétiennes de la péninsule.

Peu à peu les écoles chrétiennes en Turquie commencèrent a être réorganisées sur le modèle des écoles d'Athènes. A côté des écoles primaires qui existaient déjà presque partout dans les centres roumains, on créa des écoles secondaires, des écoles appelées *helléniques* et des gymnases (collèges). Aux écoles de garçons vinrent s'ajouter des écoles de filles.

Tous ces établissements scolaires ne parvenaient certes pas à dénationaliser les Roumains, mais ils faussaient l'esprit des enfants, auxquels les maîtres d'écoles conseillaient déjà de tâcher de désapprendre la langue roumaine pour mieux apprendre la langue grecque; de mépriser tout ce qui est national pour adopter ce qui est grec, de renoncer aux légendes roumaines, aux contes roumains pour mieux retenir la mythologie grecque, l'histoire de la Grèce;

de préférer aux vieilles chansons roumaines, les chansons qu'on leur apprenait à l'écoles ou celles qui couraient les rues d'Athènes et que les professeurs, les médecins, les avocats, frais émoulus de l'Université de cette ville, en rapportaient.

Il est vrai qu'en dépit de tous ces moyens la langue roumaine continua à être jalousement conservée partout ailleurs en dehors de l'école et de l'église; mais l'éducation scolaire grecque avait si bien obscurci la conscience ethnique, elle avait infiltré des sentiments helléniques si profonds à la population roumaine de Turquie, et notamment à la partie éclairée de cette population, qu'elle semblait définitivement acquise à l'hellénisme et que l'idée de provoquer un réveil national parmi les Roumains était considérée comme une utopie.

Et pourtant, c'est au moment même où les Grecs croyaient tenir de plus près l'élément roumain que le mouvement en faveur de ce réveil se produisit.

CHAPITRE VII

LE RÉVEIL DE LA CONSCIENCE NATIONALE

Les premiers symptômes d'un réveil de la conscience ethnique parmi les Roumains de Turquie se sont manifestés bien avant que l'on ne croit généralement. Au début du XIX-e siècle, des savants macédo-roumains ont fait paraître en Autriche des livres dont les tendances étaient de provoquer la culture de l'idiome macédo-roumain et l'étude de l'histoire des Roumains d'au-delà des Balkans.

Le premier en date de ces précurseurs du mouvement national a été le prêtre Théodore Cavallioti, originaire de la ville roumaine de Moscopoli, qui a fait paraître, parmi plusieurs autres ouvrages, un lexique contenant environ deux mille mots du dia-

lecte macédo-roumain et que Thunmann rapporte dans ses écrits.

Un autre Roumain de Macédoine, Georges Rosa, médecin à Budapest, a essayé d'esquisser une histoite des Roumains d'au-delà du Danube et a fait paraître un opuscule contenant des instructions sur la façon d'écrire et de lire le dialecte roumain.

Vers 1813, Michel Boïagi, originaire lui aussi de Moscopoli et professeur à l'école grecque de Vienne, faisait paraître une grammaire du dialecte macédo-roumain, accompagnée de plusieurs fables écrites dans le même dialecte et précédée d'une préface dans laquelle il exhortait ouvertement ses congénères de Turquie à cultiver et à aimer leur idiome.

La tentative audacieuse faite par Boïagi pour provoquer le réveil de la conscience ethnique parmi les Roumains de Macédoine excita la colère du patriarcat grec de Constantinople, qui y entrevit aussitôt un péril très sérieux pour l'hellénisme. Aussi s'empressa-t-il d'excommunier l'auteur et enjoignit-il, par une circulaire, aux évêques de la péninsule balkanique d'interdire aux fidèles, sous peine d'excommunication, la vente et l'achat de ce livre.

Comme bien on pense, la grammaire de

Boïagi, frappée d'excommunication et d'interdit, ne pénétra pas en Turquie et son appel ne trouva, par conséquent, aucun écho.

Cependant, le courant nationaliste qui s'était produit un peu partout au commencement du siècle dernier avait provoqué des mouvements en faveur du réveil national en Roumanie d'abord, puis en Bulgarie et ensuite parmi les Bulgares de Macédoine, qui commencèrent à revendiquer le droit d'avoir des écoles où l'enseignement serait donnné en langue bulgare et des églises où l'office divin serait célébré en bulgare.

Ce courant général ne fut pas sans produire une certaine impression sur les Roumains de Macédoine dont plus d'un se demandait déjà, quoique tout bas, s'il n'y avait pas moyen de s'instruire aussi en roumain, lorsqu'il se produisit un fait qui devait donner l'essor au désir intime, mais faible encore, de beaucoup de Macédo-Roumains.

On sait qu'en 1860 les couvents dits *dédiés* furent sécularisés en Roumanie. Cette sécularisation constituait un rude coup pour les monastères grecs de Turquie qui se voyaient enlever d'immenses revenus. En effet, plus de quinze millions de francs, provenant des terres dédiées aux couvents, sor-

taient tous les ans de Roumanie pour aller s'engouffrer dans les poches, semblables au tonneau des Danaïdes, des moines grecs du mont Athos et d'ailleurs.

Alarmés par cette mesure du gouvernement roumain, les moines grecs déléguèrent un des leurs, le père Averkié, supérieur d'un des couvents du mont Athos, pour aller soutenir leur cause en Roumanie.

Or, le père Averkié, était un Roumain du Pinde, de la commune purement roumaine d'Avdéla. Arrivé en Roumanie, il fut étonné de constater la ressemblance énorme existant entre son idiome maternel et la langue parlée en Roumanie, ainsi que de voir un Etat composé de chrétiens ortodoxes qui étaient en même temps des Roumains.

Le pauvre moine n'en revenait pas de sa surprise, lorsqu'il fit la connaissance de quelques Macédo-Roumains établis depuis longtemps en Roumanie où ils occupaient de hautes situations et qui projetaient déjà, de concert avec certains grands patriotes Roumains, de travailler au réveil de la conscience ethnique parmi leurs frères du Pinde.

En effet, l'exil en Turquie auquel certains hommes d'élite de Roumanie avaient été

condamnés après la révolution de 1848, leur avait fourni l'occasion de voir et de connaître de près les Roumains de Turquie. Un d'autre eux, le poète Bolintineano, dont le père était originaire de Macédoine et qui fut plus tard ministre de l'instruction publique en Roumanie, avait même eu l'idée d'adresser à S. A. le Grand-Vizir Fuad pacha, un mémoire dans lequel il expliquait qu'il était de l'intérêt de la Turquie que les Roumains puissent prendre conscience de leur individualité et se dévolopper dans leur propre élément.

De retour dans leur pays, les exilés Roumains firent connaître en Roumanie l'existence d'un élément frère en Macédoine, en Epire, en Thessalie et en Albanie, élément dont on n'avait jusqu'alors qu'une idée fort vague et qui à l'avantage d'être nombreux joignait aussi celui de posséder des qualités morales et intellectuelles tellement remarquables qu'elles faisaient de lui un des éléments de tout premier ordre dans la péninsule balkanique.

Ces grands patriotes Roumains accueillirent très favorablement l'idée conçue par les Macédo-Roumains de Bucarest de provoquer le réveil de la conscience ethnique parmi leurs congénères de Turquie.

Il se forma aussitôt à Bucarest un comité qui lança une proclamation au peuple roumain de Turquie l'invitant â prendre conscience de sa nationalité, à se réveiller du sommeil léthargique dans lequel le clergé phanariote et l'éducation scolaire grecque le tenait plongé depuis des siècles.

Cette proclamation trouva un écho dans le cœur de plusieurs Macédo-Roumains. Quelques jeunes gens accoururent en Roumanie et allèrent étudier dans les écoles de ce pays la langue dans laquelle ils donneraient bientôt, à leur tour, l'enseignement à leurs frères de Macédoine.

Le père Averkié, qui, tout en étant moine grec, n'avait jamais cessé de témoigner ses préférances pour ses congénères de Turquie, ce qui lui avait valu, dans les milieux grecs du monts Athos et de Salonique, le surnom de Vlahos (Averkié le Valaque) s'éprit aussitôt de ce noble idéal de régénérer le peuple roumain de Turquie, tenu jusqu'alors dans l'asservissement moral par le clergé grec.

Il partit donc pour son pays natal où il jouissait d'une grande considération et décida plusieurs Roumains de Turquie à envoyer leurs enfants en Roumanie pour y recevoir les bienfaits de l'instruction en

leur propre langue afin de devenir ensuite des apôtres de l'idée roumaine.

Une vingtaine de familles confièrent leurs enfants au père Averkié, qui les amena à Bucarest et les fit entrer dans les écoles roumaines.

Vers la même époque, M. Dém. Athanassesco quittait les écoles de Roumanie pour aller ouvrir la première école roumaine à Tirnovo, sa commune natale, située à cinq ou six kilomètres de la ville de Monastir et habitée exclusivement par des Roumains.

La proclamation du comité qui s'était formé en Roumanie, aussi bien que la propagande du père Averkié en faveur de la cause roumaine devaient naturellement donner l'alarme au patriarcat.

Aussi la tentative de M. Athanassesco d'ouvrir une école à Tirnovo se heurta-t-elle à des difficultés insurmontables suscitées par le patriarcat et l'évêque grec de Monastir.

Non seulement M. Athanassesco n'obtint pas la permission d'ouvrir son école, mais encore il fut jeté en prison par les autorités locales auprès desquelles l'évêque de Monastir avait eu recours aux plus noires intrigues et aux pires délations contre l'apôtre roumain.

Vers la même époque, Apostol Margarit, qui était professeur à l'école grecque de Vlaho-Clissoura et qui devait être plus tard le principal protaganiste du mouvement en faveur du réveil national des Macédo-Roumains, était destitué de son poste grâce aux intrigues du clergé grec, parce qu'il était le compatriote d'Averkié, qu'il affichait ouvertement ses sentiments roumains et qu'il se servait de la langue roumaine pour expliquer à ses élèves les textes des auteurs grecs.

Venu en Roumanie pour des affaires personnelles, Margarit étudie sérieusement la lanque roumaine et repart pour la Macédoine, afin de se consacrer au service d'une cause à laquelle il venait d'être pleinement acquis et pour le triomphe de laquelle il allait bientôt déployer une énergie extraordinaire.

Apostol Margarit se rendit à Avdéla, sa commune natale, où il était grandement apprécié pour son intelligence extraordinaire, et y ouvrit en 1868 une école roumaine, ou plutôt il transforma l'école grecqne en école roumaine, car tous les habitants de cette commune lui confièrent leurs enfants pour leur donner l'instruction en

langue roumaine, tant ce fait leur paraissait simple et naturel.

Bientôt après, Margarit fut remplacé à l'école d'Avdéla par deux jeunes instituteurs originaires de cette commune, que le père Averkié avait amenés à Bucarest et qui venaient d'y terminer leurs études secondaires. D'autres pionniers du Roumanisme ouvraient en même temps des écoles nationales dans d'autres communes roumaines: à Périvoli, à Okrida, à Karaféria, etc. Quant à Margarit, il alla ouvrir une école roumaine à Vlaho-Clissoura où il avait déjà été longtemps professeur roumain. Mais l'évêque grec de Castoria lui suscita toutes sortes de difficultés, intrigua contre lui auprès des autorités turques. De son côté, le patriarcat grec de Constantinople, qui à cette époque était encore tout puissant et qui avait tout lieu de redouter la propagande roumaine, eut recours à tous les moyens pour faire chasser Margarit de Vlaho-Clissoura. Il envoya une lettre d'exhortation aux habitants de cette commune leur enjoignant, sous peine d'excommunication, de chasser cet homme du milieu d'eux. Les habitants refusèrent d'obéir aux exhortations du patriarcat. Celui-ci eut alors recours aux autorités impériales au-

près desquelles il accusa Margarit d'être l'agent d'une propagande étrangère hostile aux intérêts de la Turquie, le propagateur de doctrines subversives pour la sécurité de l'Empire Ottoman. Il fit tant et si bien que finalement il obtint du gouvernement ottoman, qui n'avait pas encore eu le temps de se convaincre de la justice et de l'innocuité de la propagande roumaine, que Margarit fût expulsé de Vlaho-Clissoura et fût relégué dans le vilayet d'où il était originaire, c'est-à-dire à Janina.

Arrivé dans cette ville, Margarit exposa au gouverneur le but poursuivi par la propagande roumaine. Le gouverneur ne tarda pas à être persuadé que la propagande roumaine ne saurait avoir aucune tendance opposée aux intérêts politiques de la Turquie et lui permit de retourner à Vlaho-Clissoura où il reprit ses cours.

Toutefois le patriarcat et l'évêque grec de Castoria ne cessaient d'apporter toutes sortes d'entraves au fonctionnement régulier de l'école roumaine de cette commune et Margarit, puissamment secondé par un autre instituteur de grand mérite, Tulliu Tacit, eut à lutter de toutes ses forces pour déjouer leurs intrigues.

Mais pendant que ce vaillant apôtre du

Roumanisme tenait tête à la fureur du clergé phanariote, des maîtres d'école grecs et des agents de l'hellénisme et qu'il mettait en échec leur action combinée, les autres instituteurs roumains n'étaient pas plus tranquilles dans l'accomplissement de leur mission.

Continuellement dénoncés aux autorités comme des intrus dangereux, comme des perturbateurs de l'ordre, ils partageaient leur existence entre des emprisonnements fréquents et les tracasseries de toutes sortes auxquelles ils étaient en butte de la part des partisans dévoués au clergé grec et à l'hellénisme.

Mais ni les vexations, ni les avanies, ni les menaces d'excomunication ne pouvaient décourager ces champions convaincus d'une cause qu'ils considéraient comme sacrée.

Endurant avec une résignation vraiment apostolique tous les mauvais traitements que le clergé grec, à cette époque tout puissant encore, leur faisait endurer, ils ne perdaient pas de vue un seul instant la noble tâche qu'ils s'étaient assignée de dessiller les yeux de leurs congénères sur leur intérêt et leur devoir de s'affirmer comme nationalité distincte.

Les choses marchèrent ainsi jusqu'en 1878.

Quand la guerre russo-turque eut éclaté et que la Roumanie y eut pris part, la première chose que le patriarcat grec s'empressa de faire fut de recommencer ses intrigues contre les quelques professeurs roumains qu'il accusa auprès du gouvernement turc d'être des agents extrêmement dangereux d'un Etat hostile à la Turquie.

Cette fois l'intrigue était si habilement ourdie que les autorités ottomanes jetèrent en prison les professeurs roumains et fermèrent leurs écoles.

On crut, un instant, que c'en était fait de la cause roumaine, en Turquie, que le réveil de la conscience nationale des Macédo-Roumains allait être à jamais étouffé.

On était loin de se douter qu'il allait renaître, comme le phénix, de ses cendres et prendre un essor bien autrement puissant.

CHAPITRE VIII

L'HELLÉNISME EN TURQUIE

L'hellénisme n'est pas, on ne le sait que trop aujourd'hui, ce qu'un vain peuple pensait il y a quatre-vingts ou cent ans. A cette époque, on croyait qu'en fait de Chrétiens il n'y avait que des Grecs dans le vaste Empire Ottoman. On se doutait fort peu ou du moins on n'avait qu'une idée fort vague de l'existence en Turquie d'autres éléments que l'élément grec. La Macédoine, l'Epire, la Thessalie, l'Albanie, la Thrace étaient, aux yeux de la presque totalité des Occidentaux, des pays habités par des Grecs.

Tout contribuait à propager, à accréditer cette erreur. Sur les bancs de l'école on avait appris à considérer ces pays comme des pays helléniques. Si une voix se

faisait entendre en Europe contre la domination ottomane, c'était bien celle des Grecs, ou du moins les Grecs s'était arrogé le droit de se faire, en Europe, le porte-voix des desiderata des populations chrétiennes de Turquie. On croyait qu'en Orient il n'y avait que deux blocs en présence : l'Islamisme représenté par la race dominante, les Turcs, et la chrétienté, représentée par la race subjougée, les Grecs, considérés comme les descendants directs de ces anciens Hellènes dont les lettres et les arts faisaient l'admiration du monde entier. Même aux yeux de beaucoup de touristes étrangers, la réalité n'apparaissait pas sous son vrai jour. Pendant le court séjour qu'ils faisaient ordinairement dans les pays balkaniques, ils croyaient apercevoir vaguement des peuplades dont l'origine, l'idiome et plusieurs autres signes extérieurs n'avaient rien de grec ; mais à cause de la communauté de dogme, d'éducation scolaire, de la langue employée dans les églises et dans les rapports commerciaux, ils n'étaient pas loin de s'imaginer que la fusion de ces restes de peuples, venus l'on ne sait trop d'où ni à quelle époque, dans la grande masse des Grecs, était fortement avancée.

Du reste, la constitution de l'Empire Ot-

toman elle-même confondait et amalgamait tous les orthodoxes soumis à son autorité en un tout, placé sous la suprématie spirituelle du patriarcat œcuménique.

Aux yeux de la Turquie il n'y avait ni Bulgares, ni Roumains, ni Albanais, ni Serbes. Il n'y avait que des orthodoxes immatriculés tous sous une seule rubrique, celle des *Roum* et représentés par un seul chef religieux, le *roum patriki* (le Patriarche œcuménique).

Ce fut la belle époque pour l'hellénisme. Aussi l'hellénisme avait-il pu alors concevoir la *grande idée*, le projet, aujourd'hui considéré comme ridicule, mais qui alors ne paraissait pas tout à fait chimérique, de restaurer un jour l'empire chrétien d'Orient, ou plutôt un vaste empire orthodoxe qui aurait compris presque tous les pays de la

1) C'est de ce mot, qui signifie Romains que les Turcs ont désigné, dès le début, les Chrétiens de la péninsule balkanique. Ayant remplacé le Bas Empire, l'Empire romain d'Orient, ils donnèrent le nom de *roum* aux Chrétiens qui relevaient de cet Empire et de *Rouméli* (Roumélie) au pays que ces chrétiens habitaient. Du reste, il importe de faire remarquer que pendant longtemps et même de nos jours, les Grecs ne se sont donné et l'immense majorité d'entre aux ne se donne encore que le nom de *Romgni*. Leur idiome même, ils ne le désignent ancore que du nom du *romaiika*. Les mots d'*hellènes* et *d'hellénique* ne sont que de date toute récente et ne sont guère compris par la masse du peuple.

péninsule balkanique et une bonne partie de l'Asie Mineure. Ce vaste Empire aurait eu Athènes pour capitale des letres, Constantinople pour capitale politique et Jérusalem pour capitale religieuse.

On doit reconnaître que si la diplomatie européene, qui, dès cette époque, connaissait assez les forces de l'hellénisme, ne se faisait guère d'illusions sur la réalisation d'un projet aussi gigantesque, l'opinion publique en Europe et tout particulièrement le monde des lettres, des sciences et des arts, était acquis à la cause grecque. La perspective de la restauration d'un Etat hellénique, où, tout portait du moins à le faire croire, les lettres, les arts et les sciences refleuriraient comme aux plus beaux jours de l'Hellade ancienne et resplendiraient même avec un nouvel éclat sur tout l'Orient et où le commerce prendrait, entre les mains des Grecs, un nouvel essor, — cette perspective n'était pas sans sourire à beaucoup de ceux — et le nombre en était partout considérable — qui depuis les bancs de l'école avaient la hantise des souvenirs des temps mythologiques ou classiques de la Grèce.

Les Grecs venaient ainsi se poser en héritiers de l'Hellade, de la Macédoine et de l'Empire d'Orient, dont les droits se trou-

vaient, disaient-ils et faisaient-ils dire par la plume de beaucoup d'illustres écrivains d'Europe, usurpés par la domination ottomane. La succession revendiquée par l'hellénisme semblait toute légitime. De plus l'hellénisme parlait au nom de la chrétienté et de la civilisation, et donnait les plus belles espérances pour l'avenir. Aussi, lorsqu'éclata la fameuse insurrection grecque, elle électrisa non seulement toutes les populations chrétiennes de la presqu'île des Balkans, mais aussi le monde européen. Les Byron allèrent se faire tuer en Grèce.

Les Lamartine, les Hugo et bien d'autres troubadours de l'Europe entonnèrent les hymnes les plus dithyrambiques en l'honneur des héros qui ressuscitaient les temps de Marathon et de Salamine. L'engouement pour la cause grecque fut tel que la diplomatie européenne elle-même se touva entraînée par le courant de l'opinion publique. Trois Puissances, la France, l'Angleterre et la Russie unirent leurs forces navales pour aller détruire à Navarin la flotte d'Ibrahim pacha et mettre fin à cette guerre qui durait depuis sept ans. Enfin le rêve séculaire des Grecs se réalisa. Un royaume hellénique fut constitué. Il est vrai que cet Etat minuscule était loin du projet grandiose conçu par les hé-

tairistes. Mais s'il ne satisfaisait que dans une faible mesure les ambitions des Grecs, il n'en faisait pas moins naître les plus belles espérances pour l'avenir. On le considérait comme une première étape vers la réalisation de la *grande idée*. Aussi, dès le lendemain de sa formation, les Grecs dirigèrent-ils tous leurs efforts non pas en vue de sa consolidation, mais en vue de son expension. Leurs efforts, ou plutôt les efforts unis de tous les Chrétiens de la peninsule balkanique et les sympathies du monde civilisé venaient de leur assurer un premier succès. Dès lors, pourquoi ne pas en espérer de nouveaux?

Et pourtant c'est de ce jour que date la série des adversités dont l'hellénisme a été successivement éprouvé. La tentative de constituer un Etat grec a nui immensément à la cause grecque. Le royamme hellénique, œuvre d'efforts divers autant que d'engouement, a anéanti l'hellénisme. Le fils a tué le père, bien involontairement sans doute.

Effectivement, le signal de l'insurrection grecque donné en Moldo-Valachie a été en même temps le signal du réveil national parmi les Roumains des provinces danubiennes, où les Grecs avaient fait pendant deux siècles la pluie et le beau temps, où les lettres grecques s'épanouissaient large-

ment et où les couches supérieures de la société semblaient être formées par des Grecs ou tout au moins être hellénisées. La domination phanariote ne tarda pas à en être évincée et l'hellénisme reçut un premier mais rude coup. Bientôt il allait en recevoir un autre en Bulgarie et en Roumélie Orientale, en Macédoine même où l'élément bulgare, réveillé de son sommeil léthargique, se mettait à revendiquer bruyamment le droit d'avoir des écoles et des églises nationales et faisait un grand pas vers son émancipation nationale par l'institution, à Constantinople, d'une autorité ecclésiastique bulgare, l'exarcat, qui se dressait là, en face du patriarcat œcuménique, comme une menace vivante pour l'autorité spirituelle de celui-ci et pour les visées ambitieuses de l'Etat grec. En même temps il surgissait pour l'hellénisme un autre péril. L'élément roumain de Turquie lui-même commençait à manifester de velléités de renaître à une vie nationale propre, par la crétion d'écoles et d'églises roumaines.

Ce péril était d'autant plus sérieux pour l'hellénisme que si le réveil de la conscience ethnique parmi les Roumains de la rive gauche du Danube et parmi les Bulgares avait irrémédiablement compromis la

grande idée, le réveil national des Roumains de Turquie était bien de nature à anéantir les dernières illusions que les Grecs croyaient pouvoir conserver quant à l'avenir politique du royaume hellénique.

En effet, de tous les éléments qui avaient jadis été soumis à l'influence morale de l'hellénisme, la population roumaine de Turquie était celle qui s'était le plus fortement attachée à la cause grecque. Non seulement elle avait fait pour cette cause toutes sortes de sacrifices de sang et d'argent, mais encore elle semblait s'être approprié mieux que tout autre la culture intellectuelle hellénique et être définitivement acquise aux idées grecques. A ces considérations venaient s'ajouter l'importance de l'élément roumain de Turquie, résultant aussi bien de sa force numérique que de l'état de bien être relatif dans lequel il s'est toujours trouvé et de sa situation geographique.

Dispersée comme elle est, en groupes plus ou moins compacts, sur toute l'étendue des provinces de la Turquie d'Europe, depuis les frontières de Bulgarie jusqu'à la mer Adriatique et aux frontières grecques où elle forme surtout une masse compacte, la population roumaine présentait pour l'hellénisme un double avantage. Elle le repré-

sentait exclusivement et d'une façon très brillante dans les régions où l'élément grec fait complètement défaut et en augmentait l'importance, là où cet élément existe réellement. Dans la Macédoine du nord el de l'ouest et en Albanie, ce qu'on appelle des communautés grecques n'étaient et ne sont encore formées aux trois quarts, pour ne pas dire exclusivement, que par des Roumains, Pour ne citer que quelques villes généralement connues, à Uskub, à Komanovo, à Kuprulu, à Prilep, à Monastir, à Krouchovo, à Okrida, à Elbassan, à Dourazzo, à Cavaïa, à Vlaho-Clissoura, etc. il n'y a pas plus de vrais Grecs qu'en Finlande. Et pourtant l'hellénisme y fait encore bonne figure, uniquement grâce à la partie de la population roumaine qui continue de rester attachée à l'hellénisme ou plutôt au patriarcat grec. Inutile de dire que si les Grecs peuvent encore parler au nom de l'hellénisme en deçà de l'Aliacmon, affluent du Vardar, c'est principalement en s'appuyant sur les sentiments helléniques que professent encore bon nombre de Roumains dans la plupart des régions habitées par eux! En Epire, où l'élément grec est faiblement représenté et où, par surcroît de malheur, il se trouve dans un état d'épui-

sement physique, moral et matériel, c'est la population roumaine qui donne la force et le brillant que l'hellénisme y possède encore. De plus, les Grecs savaient que c'étaient les populations montagnardes du Pinde qui leur avaient prêté un appui sérieux pendant tous leurs mouvements révolutionnaires.

De toutes façons, l'élément roumain de Turquie constituait donc pour les Grecs un appoint très important qu'ils avaient pris l'habitude de mettre en ligne de compte pour la réalisation de leurs rêves politiques. Aussi furent-ils très émus par les premiers symptômes de réveil national qui commençaient à se manifester parmi le peuple roumain.

L'hellénisme allait se trouver acculé à ses dernières limites, attaqué dans ce qu'il avait toujours regardé comme ses derniers retranchements, après avoir été successivement battu en brèche dans des régions considérées commes les confins lointains de son influence morale. Bien plus, comme même à l'heure actuelle, l'élément roumain pénètre fort avant dans le royaume grec lui-même, vu qu'il s'étend en masse compacte jusqu'à l'Agrapha, l'ancienne limite de ce royaume, et qu'il se trouve répandu

en très grand nombre sur le reste de la Thessalie, l'Etat grec entrevoyait dans la régénération nationale des Roumains un péril lointain sur son territoire même.

Le monde allait enfin apprende, non sans un certain étonnement, que l'hellénisme était une fiction, non seulement en Macédoine où les Slaves venaient lui disputer le terrain et lui contester ses droits, mais aussi en Epire et en Thessalie même, c'est-à-dire dans les pays considérés, bien à tort certainement, comme des pays purement helléniques.

Quant la population roumaine viendrait à lui faire défaut sur quoi la Grèce appuierait-elle ses prétentions en Macédoine, en Epire et même en Albanie ?

L'hellénisme avait vu s'évanouir trop de beaux rêves qu'il avait caressés autrefois, pour consentir à abandonner encore ce dernier. Aussi, au lieu d'accepter le mouvement séparatiste des Roumains de Turquie comme un événement naturel, comme la conséquence logique de la force des choses, préféra-t-il rassembler ses dernières forces et engager une lutte dans laquelle, mettant de côté tout scrupule, on le verra se servir des armes les moins loyales, les moins avouables.

CHAPITRE IX

NOUVEL ESSOR DE LA CAUSE ROUMAINE EN TURQUIE

C'est à dater de 1878 que le mouvement en faveur du réveil national parmi l'élément roumain de Macédoine commence à se dessiner vigoureusement. Jusque là, on n'avait pu créer d'écoles roumaines que dans quatre ou cinq localités éparses. Encore ces écoles n'avaient-elles pas pu fonctionner toujours régulièrement, par suite des manœuvres perfides du clergé phanariote. Toutefois les premiers apôtres du Roumanisme, quoique peu nombreux — les dix doigts suffiraient à les compter — n'avaient pas perdu leur temps. Ils avaient bravement travaillé, malgré l'exiguïté, pour ne pas dire le manque complet de moyens, à déblayer le terrain, à défricher le champ envahi par

toutes sortes de mauvaises herbes et à y jeter la semence qui allait bientôt prendre des racines assez profondes pour résister à tous les orages.

Effectivement, les premiers pionniers de l'idée nationale avaient dû mettre de longues années, d'un côté, à dessiller les yeux de leurs congénères et leur montrer le péril de dénationalisation qui les menaçait du côté des Grecs, et, de l'autre, à édifier les autorités impériales ottomanes sur le but éminemment cultural de la propagande roumaine.

L'ouverture d'écoles roumaines en Macédoine constituait, en effet, une innovation aussi bien aux yeux de la majorité de la population roumaine qu'aux yeux des autorités turques et, comme telle, elle était vue avec d'autant plus de méfiance que le patriarcat et les évêques grecs, ne cessaient de la dénoncer comme extrêmement dangereuse. Et l'on ajoutait d'autant plus foi à leurs insinuations perfides qu'ils étaient considérés comme les gardiens de la foi ancestrale en même temps que comme les chefs des chrétiens, responsables, envers le gouvernement, des idées subversives propagées parmi leurs ouailles.

Quoique la propagande roumaine fût dé-

gagée de toute visée politique, les premières tentatives d'ouvrir des écoles roumaines furent loin d'être favorablement accueillies par les autorités locales.

Presque tous les premiers maîtres d'écoles roumains furent à plusieurs reprises jetés en prison, tracassés à tout instant, regardés comme des gens mal pensants et comme des perturbateurs de la tranquillité publique. Il convient encore de faire remarquer que la plupart du temps ils étaient restés sous le coup de l'interdiction d'ouvrir des écoles publiques et que c'est à grand' peine s'il leur était permis de tenir école chez eux.

Cependant rien ne rebuta, rien ne découragea, rien n'intimida ces premiers apôtres de notre idée nationale. Convaincus de la justice de la cause dont ils se faisaient les champions, ainsi que de son innocuité par rapport aux intérêts politiques de l'Empire Ottoman, ils n'hésitèrent pas un seul instant à la soutenir courageusement auprès des autorités turques soit de vive voix, soit dans de nombreux mémoires. Finalement ils s'adressèrent au gouvernement central représenté à cette époque par Sawfet pacha, auquel ils exposèrent la légitimité des revendications du peuple roumain de Turquie,

qui voulait sortir de l'asservissement moral dans lequel il était tenu par le clergé grec, vivre de sa propre vie et ne plus se prêter à servir les intérêts politiques de l'Etat grec, de l'idée grecque, dont le clergé phanariote était le soutien et le champion le plus ardent en Turquie.

Loin de porter la moindre atteinte aux intérêts politiques de la Turquie, soutenaient à bon droit les maîtres d'école roumains, le réveil de la conscience ethnique parmi l'élément roumain ne fera qu'affermir ses sentiments de fidélité envers S. M. le Sultan. Cet élément se rendra de plus en plus compte que, pour conserver son individualité, la prudence la plus élémentaire lui conseille de s'attacher sincèrement à l'Empire Ottoman, de le considérer comme la meilleure sauvegarde de ses intérêts de race et de lier son sort au sort de la Turquie. Placé entre l'élément grec et l'élément slave, menacé également de deux côtés d'être absorbé, n'ayant aucun point de contact avec la Roumanie et ne pouvant raisonnablement espérer pouvoir donner, un jour, la main à ses frères d'au-delà du Danube par dessus les éléments si divers et les Etats qui les séparent, il cherchera tout naturellement à se rapprocher le plus possible de la Turquie,

à identifier ses intérêts nationaux aux intérêts politiques de l'Empire Ottoman, à refuser désormais de faire le jeu de qui que ce soit.

Toutes ces raisons, clairement exposées et étayées sur des faits positifs, eurent le don de convaincre le gouvernement central. S. A. le grand-vizir Sawfet pacha adressa aussitôt un ordre aux gouverneurs de Salonique, de Monastir et de Janina, par lequel il leur enjoignait non seulement de ne plus prêter l'oreille aux insinuations calomnieuses des prélats grecs contre les écoles roumaines et de ne plus entraver l'enseignement en cette langue, mais encore d'accorder aide et protection en cas de besoin aux maîtres d'école roumains.

Cette pièce est trop importante pour qu'il ne soit pas besoin de la rapporter ici. Elle constitue un document des plus précieux dans l'histoire de notre réveil national, attendu qu'il en marque une des étapes les plus importantes. C'est grâce à cet ordre que l'existence des écoles qui fonctionnaient déjà plus ou moins régulièrement put être assurée, que plusieurs autres purent être fondées et c'est cet ordre que les maîtres d'écoles et les prêtres roumains ont pu invoquer, toutes les fois que des fonction-

naires ottomans, peu au courant des tendances de la propagande roumaine et induits en erreur par le clergé grec, ont essayé d'entraver la fonctionnement normal de nos institutions scolaires et religieuses.

Voici ce très intéressant document qui porte la date de 5 Sheval 1295 de l'Hégire (Septembre 1878) :

„La Sublime Porte a été informée, d'un côté, que les Roumains du sandjak de Triccala, du vilayet de Janina et du vilayet de Salonique désirent s'instruire en leur propre langue et fonder des écoles, et, de l'autre, que le clergé grec, mal inspiré, pousse les autorités locales à leur susciter toutes sortes d'entraves, voire même à persécuter les maîtres d'école roumains.

„Vu cependant que dans l'Empire Ottoman il n'est permis à personne d'entraver le libre exercice du culte et le fonctionnement de l'enseignement scolaire, vous voudrez bien faire savoir aux fonctionnaires cicils, qui relèvent de l'autorité de Votre Excellence, qu'ils sont tenus de ne vexer aucun des habitants et de n'entraver, sans motif, aucun exercice du culte et de l'enseignement ; au besoin même, ils doivent protéger les maîtres d'école roumains.

„J'en ai averti, par lettre vizirielle le vali de Janina, comme j'en avertis, par la présente, Votre Excellence".

Signé: **Sawfet.**

Certes, l'ordre de Sawfet pacha n'arrêta pas les intrigues du clergé grec ni ne dissipa toutes les méfiances des autorités locales à l'égard de la cause roumaine. Mais il constituait une reconnaissance implicite de l'élément roumain de Turquie comme nationalité distincte, ainsi que de son droit de s'instruire et de prier Dieu dans sa propre langue. Les adeptes de l'idée nationale y voyaient un commencement de triomphe de leurs justes revendications. Aussi se prirent-ils d'une plus belle ardeur pour mener à bien l'œuvre entreprise.

Un autre fait important vint indirectement rehausser le prestige de l'action roumaine en Macédoine. Ce fut précisément la guerre de 1877 qui semblait avoir compromis à jamais l'existence de nos écoles. Jusque là les Roumains de Macédoine n'avaient qu'une idée fort vague de l'existence d'un Etat roumain aux embouchures du Danube ou tout au moins étaient-ils loin de s'imaginer qu'il pût y avoir rien de commun entre eux et leurs frères d'au-delà du Danube.

La part si glorieuse que l'armée roumaine prit à cette guerre, sous le commandement de l'illustre Capitaine qui allait bientôt ceindre la couronne royale, provoqua tout naturellement une vive admiration parmi l'élément roumain de Macédoine. On s'intéressa à ce peuple qui s'affirmait si vaillamment, on discuta, on voulut savoir à quelle race il appartenait, quelle religion il professait et l'on apprit avec un sentiment de fierté tout légitime que c'était un peuple frère parlant le même idiome que la population roumaine de Macédoine, avec des différences fort legères, s'appelant du même nom qu'elle et appartenant au même dogme religieux.

Tout en se rendant compte de l'impossibilité de s'unir un jour politiquement à ce peuple frère, le désir naquit cependant chez bon nombre de Macédo-Roumains de s'unir au moins moralement à ces frères éloignés dont on disait tant de bien. On voulut étudier la langue roumaine, on se sentit fier non seulement de s'appeler Roumain, nom que le peuple roumain de Turquie n'a à aucune époque cessé de se donner, mais encore à se dire Roumain par le sentiment comme on l'était par la langue, à le proclamer tout haut et à proclamer la communauté d'origine entre les Daco-Roumains et

les Macédo-Roumains. Beaucoup d'entre eux voulurent étudier l'histoire, non pas celle que les maîtres d'école grecs leur avaient enseignée, mais leur propre histoire, et ils ne tardèrent pas à apprendre que les premiers comme les seconds avaient une même origine, qu'ils descendaient au même titre de colonies romaines, établies dans ce pays pour être des sentinelles de Rome, et ils furent fiers d'être de race latine, de se dire les descendants des conquérants du monde ancien. Et leur passé leur parut bien plus digne d'admiration que le passé de l'Hellade dont ils étaient engoués jusque là.

Tout cela aiguillona le sentiment national de bon nombre de Roumains de Turquie. Des écoles roumaines furent ouvertes dans plusieurs localités. En même temps une école secondaire était créée à Monastir, ville principale de Macédoine, où l'élément roumain s'élève à environ vingt mille âmes.

Cette école allait désormais recevoir les enfants roumains de tous les coins de Turquie qui y acquerraient l'instruction moyenne en leur propre langue, y recevraient une éducation purement nationale, y auraient l'occasion de se connaître les uns les autres et d'établir entre eux des liens de solida-

rité ; elle allait, en un mot, être le foyer principal d'où la vie nationale rayonnerait sur toutes les régions de la Turquie d'Europe habitées par une population roumaine.

Le souffle de la régénération nationale avait été si puissant qu'on a eu un moment l'illusion que tout l'échaffaudage si péniblement construit par l'hellénisme au cours de plusieurs siècles allait s'écrouler. A côté des écoles nationales, les Roumains voulurent avoir aussi des églises nationales. Des prêtres eurent même le courage de célébrer les offices religieux en langue roumaine. Enfin, chose bien plus inquiétante pour l'hellénisme, comme il s'agissait alors d'annexer la Thessalie et une partie de l'Epire à la Grèce et que l'élément roumain était fortement représenté dans ces deux provinces, les Roumains résolurent de protester auprès de la Sublime Porte ainsi qu'auprès des représentants des Puissances à Constantinople contre cette cession, qui constituait une violation de leurs droits dans ces contrées et qui leur était préjudiciable à plus d'un point de vue. Des pétitions furent rédigées en ce sens. Elles furent couvertes de milliers de signatures et présentées à Constantinople par cinq délégués élus parmi le peuple roumain de Turquie. A un mo-

ment même, les Roumains de Thessalie et ceux du Pinde, auxquels cette ancienne province de l'Empire Ottoman sert de déversoir naturel, eurent l'idée de s'opposer de force à toute annexion. Mais devant les décisions du congrès de Berlin et l'attitude des ambassadeurs à Constantinople force leur fut de s'incliner.

L'attitude de la population roumaine n'en avait pas moins ouvert bien des yeux. Elle venait de donner un démenti éclatant aux assertions de la Grèce qui avait revendiqué ces pays au nom de l'affinité de race, de la communauté de langue et d'aspirations. Il se dressait là tout à coup un élément qui protestait devant l'Europe contre l'injustice qu'on commettait à son égard en l'annexant à un peuple avec lequel il répudiait tout lien de sang ou tout lien moral.

Les Grecs avaient sans doute entrevu le péril qui surgirait un jour de ce côté-là et c'est pourquoi leur clergé, leurs agents en Turquie avaient cherché à étouffer dès sa naissance le mouvement séparatiste que le réveil de la conscience nationale parmi les Roumains ne manquerait pas d'amener tôt ou tard. Mais ils étaient loin de croire que le péril avait pu prendre des proportions aussi effrayantes pour l'hellénisme et que

la haine de race qui, malgré la communauté d'éducation scolaire et religieuse, des luttes, des souffrances, des espérances de jadis, du coudoiement et du frottement séculaire, subsiste toujours au fond, allait sourdre avec une pareille force. Ils étaient loin de se douter que les quelques maîtres d'école roumains et leurs adeptes avaient eu le temps de miner à ce point le terrain sous leurs pas, de provoquer un revirement si soudain dans les aspirations des Roumains, dans leur idéal, dans leurs affections.

L'hellénisme en fut justement alarmé. Aussi n'eut-il rien de plus pressé à faire que d'aviser à des moyens bien autrement sérieux que ceux qu'il avait employés jusque là pour combattre l'œuvre de la propagande roumaine en Turquie.

Et la lutte commença, cette lutte âpre, acharnée que les deux éléments, Roumains et Grecs, se livrent, sans repos et sans trêve, depuis si longtemps et qui revêt de jour en jour un caractère plus opiniâtre, plus violent.

C'est qu'il y a là un antagonisme d'intérêts vitaux.

CHAPITRE X

L'INTOLÉRANCE DE L'HELLÉNISME

Et l'hellénisme convoqua son ban et son arrière-ban et entreprit, contre le réveil national des Roumains, une véritable croisade.

Le mouvement nationaliste roumain venait de prendre un nouvel essor. Les écoles roumainns commençaient à se multiplier. Attirés par le charme et les facilités que l'enseignement en leur langue maternelle offrait naturellement, les enfants désertaient les écoles grecques et venaient s'asseoir sur les bancs des écoles nationales. Les femmes surtout, gardiennes obstinées des coutumes et des vieilles traditions roumaines, n'ayant pas été à l'école et par conséquent ne sachant pas un traître mot de grec, éprouvaient un plaisir indicible à se faire lire par leur enfants des livres de lec-

ture en dialecte macédo-roumain. De proche en proche, le mouvement s'étendait. On s'apercevait que l'enseignement en langue maternelle, outre qu'il présentait d'immenses facilités, était plus approprié aux goûts des Roumains, à leur disposition d'esprit, à leur façon de vivre. On voyait tout de suite que, pour être apprises en langue roumaine, l'arithmétique, la géographie, la grammaire n'en étaient pas moins de l'arithmétique, de la géographie, de la grammaire, avec cette différence que les enfants roumains qui mettaient, aux écoles grecques, deux ou trois ans à se familiariser tant soit peu avec la langue grecque, pouvaient comprendre tout de suite et leur maître et les livres qu'il leur mettait entre les mains.

D'un autre côté, il venait de se fonder à Bucarest une société macédo-roumaine qui se proposait d'aider au réveil de la conscience ethnique des Roumains de Turquie par la publication de plusieurs écrits. Et tout d'abord elle avait fondé une revue hebdomadaire, rédigée en dialecte macédo-roumain et en grec, à l'effet de pouvoir être lue aussi bien par ceux qui savaient déjà lire le roumain que par ceux qui ne l'avaient pas encore appris. Cette publication,

lue avec beaucoup d'intérêt en Macédoine, s'efforçait d'éclairer les Roumains sur leur origine, de leur montrer les avantages de l'instruction en leur propre langue et leur devoir de conserver leur individualité propre.

Les instituteurs roumains déployaient un zèle infatigable à répandre et à affermir les idées de nationalité. Apostol Margarit, connu par son esprit fin, par sa vaste expérience des hommes et des choses de son pays, par sa connaissance parfaite de la langue et de la littérature grecques, par le don de la persuasion, qu'il possédait au plus haut degré, et par sa force de travail prodigieuse, venait d'être nommé inspecteur des écoles roumaines de Macédoine. En cette qualité il parcourait les localités roumaines et provoquait partout un courant en faveur de l'usage de la langue roumaine.

Des prêtres mêmes venaient d'être acquis aux idées nationales et trouvaient fort naturel de remplacer, dans l'accomplissement des cérémonies religieuses, la langue grecque par la langue roumaine.

Quelque grande que fût cependant son intensité, le mouvement nationaliste des Roumains n'avait rien que de très pacifique. En somme, qu'est-ce que les Roumains sollicitaient ? Rien que le droit de s'instruire

et de prier Dieu en leur propre langue. C'était là un droit sacré, naturel, et on a de la peine à concevoir par quelle étrange aberration, les agents de l'hellénisme ont cru devoir se mettre au travers de ce mouvement et créer ainsi à l'hellénisme des ennemis parmi ceux qui avaient tant fait pour la cause grecque.

Cependant, il n'est rien que l'hellénisme n'ait tenté pour l'étouffer, faisant preuve d'une intolérance à laquelle ou était loin de s'attendre de sa part, du moment qu'il se proclame le représentant de la civilisation en Orient.

Tant que les écoles roumaines étaient au nombre de trois ou quatre, situées dans des localités très élognées l'une de l'autre, seuls les évêques grecs et quelques agents plus ou moins patentés de l'hellénisme avaient assumé la tâche d'annihiler l'action de la propagande roumaine, la plupart du temps en recourant à des délations odieuses auprès des autorités locales. Ainsi que nous l'avons dit, les prélats grecs et le Phanar, qui jouissaient encore de beaucoup de confiance auprès des autorités ottomanes, ne cessaient de dénoncer les maîtres d'école roumains comme des gens mal pen sants, comme des propagateurs de doctri-

nes subversives pour l'ordre de l'Etat. Et la plupart du temps ils réussissaient à surprendre la bonne foi des autorités d'autant plus facilement qu'ils se disaient responsables envers elles, en tant qu'investis de *bérat*, de surveiller les faits et gestes de leurs ouailles. Aussi les écoles roumaines n'avaient-elles pu fonctionner que fort peu régulièrement jusque vers 1878-1879.

Mais à partir de cette époque, le gouvernement ottoman ayant, par ordre viziriel, enjoint à tous les fonctionnaires de n'entraver aucunement le fonctionnement des écoles roumaines et celles-ci ayant commencé à se multiplier, l'hellénisme leur déclara ouvertement la guerre. Ces écoles allaient désormais avoir à lutter, pour se maintenir, contre l'action combinée d'Athènes et du Phanar. En effet, ces deux foyers de l'hellénisme se concertèrent pour aviser à tous les moyens propres à enrayer l'œuvre que les écoles roumaines avaient déjà accomplie et en entraver toute extension future.

Et tout d'abord le gouvernement grec et le patriarcat œcuménique, devenu un instrument très docile de la politique de l'Etat grec, réorganisèrent complètement la propagande par l'école et l'église. Mais cette réorganisation réclamait d'énormes sommes

d'argent. Malgré l'état délabré de ses finances, le royaume hellénique ne recula pas devant les sacrifices pécuniaires. Il inscrivit aussitôt à son budget une allocation assez considérable pour l'entretien de la propagande grecque en Turquie et cette allocation est allée croissant d'année en année jusqu'au chiffre d'un million deux cent mille francs par an. Bientôt des comités, dits *Syllogues*, pour la propagation des lettres grecques se fondèrent à Athènes et à Constantinople. Une nuée de maîtres d'école grecs s'abattit sur les communes roumaines, qui possédaient presque toutes déjà des écoles grecques. Les nouveaux professeurs venaient renforcer l'action de ces écoles et propager les doctrines politico-religieuses grecques. Ils offraient gratuitement les livres, proclamaient sur tous les tons les beautés de l'enseignement hellénique ; ils tâchaient d'inspirer aux élèves roumains l'aversion pour leur propre langue et de les enticher de tout ce qui était grec.

En même temps, il surgissait, dans les principales villes, des écoles secondaires grecques de garçons et de filles (gymnases, lycées, écoles normales), des élèves étaient racolés dans les communes roumaines et envoyés, aux frais du gouvernement grec,

y faire leurs études ou plutôt y recevoir une éducation complètement grecque.

De retour dans leurs villages, ceux-ci était tout naturellement les propagateurs les plus zélés, les soutiens les plus fermes des idées grecques.

D'un autre côté, la propagande grecque faisait appel, par ses journaux, par ses périodiques et par des écrits spéciaux, aux sentiments helléniques des Roumains, qualifiant de traître, de vendu quiconque osait déserter une cause pour laquelle leurs pères avaient fait tant de sacrifices et dont le succès final, ajoutaient-ils, ne pouvait tarder.

La Thessalie et une partie de l'Epire viennent d'être annexées à la Grèces, disaient les agents de l'hellénisme. Bientôt ce sera le tour de l'autre partie de l'Epire, de la Macédoine et de la Thrace, et, alors, malheur à ceux qui auront failli à leur devoir.

Cette recrudescence d'agitation de la propagande grecque ne se traduisait pas seulement par la multiplication des écoles et des églises grecques et par de vaines menaces. Des bandes de prétendus insurgés armées et organisées sur le territoire grec venaient prêter leur appui aux prétentions

de l'hellénisme. Elles exerçaient des pressions sur la population roumaine pour la maintenir sous l'influence des agents de la cause grecque. De leur côté, ceux-ci excitaient et ameutaient leurs partisans contre les maîtres d'écoles roumains, qui eurent bientôt à essuyer toutes sortes d'avanies. On les bafouait, on les huait dans les rues, on leur courait sus, on leur faisait des charivaris, bref on cherchait à leur rendre la vie insupportable. Apostol Margarit, était attaqué à Monastir même par des sicaires de la propagande grecque et faillit être assommé à coups de triques.

Cependant, l'arme la plus terrible à laquelle l'hellénisme eut recours pour combattre le réveil national des Roumains, fût la propagande par l'Eglise.

En même temps qu'Athènes inondait la Macédoine d'instituteurs, d'institutrices, d'agents, d'insurgés, le patriarcat œcuménique, ou plutôt la coterie politico-religieuse du Phanar, devenu une simple succursale de la propagande hellénique, prenait des mesures bien autrement sérieuses contre le mouvement roumain. Sur ses ordres, les prélats grecs parcouraient les communes roumaines et, transformant la chaire en tribune politique, ils fulminaient contre la lan-

gue roumaine et les apôtres du roumanisme qu'ils accusaient ouvertement, avec la plus insigne mauvaise foi, de travailler, sous le couvert de l'enseignement national, à égarer les fidèles pour les amener sous l'autorite du Pape et les convertir petit à petit au dogme catholique. Les prêtres roumains qui avaient osé lire les prières en roumain étaient mis en interdit, excommuniés et emprisonnés aux évêchés où ils étaient soumis à des tortures en vue de leur faire abjurer les idées roumaines et de leur arracher des déclarations portant que la propagande roumaine ne poursuivait d'autre but que la conversion des Roumains à un autre rite. Les prêtres Sophronié, de Vlaho-Clissoura, Constantinesco, de Périvoli, Papa Dimitri, de Samarina, Papa Cosma, de Moscopoli, et plusieurs autres avaient été non seulement excommuniés mais littéralement martyrisés par les évêques grecs, uniquement parce qu'ils s'étaient déclarés partisans de l'usage de la langue roumaine dans les églises, à tel point qu'un d'entre eux, le P. Constantinesco, de la commune roumaine de Périvoli, ne pouvant supporter la détention tortionnaire à laquelle il avait été condamné par l'évêque de Grébéna, se vit forcé de déclarer, dans un moment de dou-

leurs atroces, qu'il ne reconnaissait plus comme chef spirituel le patriarche mais le Pape.

L'évêque de Prespa ayant appris que les habitants de Gopesh avaient fait lire l'évangile et l'epître en roumain, dans leur église, leur adressa la lettre suivante, en date du 15 février 1882.

„Très honorés Prêtres, Epitrope épiscopal, honorables Primats et notables de Gopesh, bourgade de notre diocèse.

„ Arrivé il y a quelque temps de Crouchovo à Monastir j'ai appris. non sans étonnement, que depuis quelque temps vous chantez en roumain dans votre église, et je ne comprends pas que quelqu'un ait pu vous le permettre.

„De prime abord, nous ne pouvions le croire; nous regardions même comme impossible qu'à notre insu vous puissiez le faire. Aussi bien n'ignorez-vous pas qu'un tel acte est contraire aux principes et aux lois ecclésiastiques.

„Mais plus tard nous avons su d'une manière positive qu'on chante en roumain à deux chœurs à l'église et que plusieurs fois l'épître même y a été lu en roumain au milieu de querelles.

„ C'est pour la première et dernière fois qu'aujourd'hui nous vous écrivons là-dessus. Nous vous prévenons donc que, pour aucun motif et d'aucune manière, vous ne devez ni chanter, ni lire l'épître en roumain. En outre, pour éviter tout scandale et toute querelle, nous ordonnons aux prêtres de lire eux-mêmes l'épître et voulons qu'ils en soient responsables.

„ Si quelqu'un, après la réception de la présente, a la témérité de contrevenir à nos ordres, chose que nous n'osons croire, il sera puni sévèrement tout aussi bien que les perturbateurs de la tranquillité de votre commune. Et à cet effet, nous vous manderons à Monastir pour nous faire connaître les auteurs de ces illégalités.

„Cependant nous avons jugé à propos de vous écrire d'abord et de vous engager paternellement à vous abstenir de choses dont, vous n'en doutez pas, le résultat ne peut être que malheureux pour vous.

„ Persuadé que vous accueillerez bien l'admonition que nous vous donnons aujourd'hui relativement à la susdite affaire, que personne ne fera le contraire et que si quelqu'un le faisait, les autres le dénonceraient à notre lieutenant et aux notables, nous vous souhaitons, en attendant une prompte réponse, une santé bonne et un amour réciproque.

Signé: **Alexandre**
évêque de Prespa

Comme cependant, malgré toutes les prédications haineuses et les peines dont les prêtres roumains étaient frappés, beaucoup de pères de famille continuaient à envoyer leurs enfants aux écoles roumaines, les prélats grecs eurent recours aux grands moyens. Ils frappèrent d'excommunication majeure non seulement les maîtres d'école roumains, mais aussi les familles qui continueraient d'envoyer leurs enfants à leurs écoles et tous ceux qui entretiendraient des rapports

avec ces familles. En conséquence, la communion, la confession, le baptême, la sépulture et en général toute assistance religieuse furent nettement refusés à ces familles.

Tout prêtre qui enfreignait les ordres des évêques grecs était exposé à encourir lui-même les mêmes peines.

Bien plus, on obligea les curés à aller de maison en maison menacer les familles de toutes les peines de l'enfer si elles continuaient à faire apprendre à leurs enfants la langue roumaine, *cette langue maudite de Dieu*, si elles ne s'empressaient de jeter au feu les livres roumains.

C'était, comme on le voit, la terreur religieuse. Tout accident, tout malheur survenu à une famille excommuniée du fait d'envoyer ses enfants à l'école roumaine ou de recevoir chez elle le prêtre roumain, était exploité comme un juste châtiment ou comme un avertissement infligé par Dieu.

Néanmoins, en dépit de ces procédés inquisitoriaux qui entravaient certainement, s'ils ne parvenaient pas à l'enrayer complètement, le développement de la conscience ethnique, ceux qui avaient déjà été acquis aux idées roumaines ne s'obstinaient que davantage à suivre les écoles roumaines. Bien-

tôt même ils contestèrent aux évêques grecs le droit de leur refuser l'accès de leurs églises construites de leurs propres deniers et revendiquèrent le droit de faire lire les prières en roumain. C'est alors que dépouillant toute retenue, les prélats grecs voulurent transformer leur crosse en trique et frapper, en pleine eglise, avec l'aide de leurs cavas et des agents aux gages de la propagange grecque, les Roumains qui avaient cette audace. Aux coups, ceux-ci opposèrent des coups. Plusieurs évêques furent rossés d'importance, eurent la barbe arrachée et furent poussés par les épaules hors des églises dont ils voulaient absolument faire un instrument de propagande grecque. S'excitant de côté et d'autre, grécisants et roumanisants se livrèrent dans plusieurs endroits à des rixes effroyables. Dans les églises de beaucoup de villages des bagarres sanglantes se produisaient tous les dimanches et les jours de fête. Il y eut même des morts. Finalement les autorités durent intervenir pour faire cesser ces querelles pieuses qui prenaient des proportions effrayantes. De nombreux et interminables procès s'en suivirent.

Cependant le patriarcat œcuménique et les évêques grecs multipliaient les anathè-

mes avec un acharnement inconcevable et pour mieux frapper les imaginations ils les faisaient accompagner de tout le cérémonial lugubre prescrit par le rite orthodoxe: vêtements sacerdotaux de deuil, cierges noirs, etc. Ce qu'il y a de profondément affligeant, c'est qu'en dépit du bon sens et d'une triste expérience, le clergé grec, devenu un instrument aveugle de la propagande grecque, ne semble pas prêt à renoncer à ces moyens d'oppression indignes des minisires de Dieu et révoltants pour la conscience de la population roumaine.

CHAPITRE XI

LES PROGRÈS DE LA PROPAGANDE ROUMAINE

Cependant, en dépit des ressorts mus par le gouvernement grec, des entraves suscitées à chaque instant par les nombreux agents de la propagande grecque et malgré l'intolérance et l'attitude ouvertement hostile du clergé grec, qui avait épousé la cause de l'hellénisme, les idées nationales faisaient leur chemin. Le nombre des écoles primaires de garçons et de filles augmentait d'année en année, A côté du lycée roumain de Monastir, qui avait été créé vers 1880 et d'où était sortie une génération fortement imbue de sentiments nationaux, venaient successivement se fonder plusieurs autres écoles secondaires : l'école normale de filles à Monastir, un gymnase

à Janina, transformé plus tard en école de commerce, un gymnase à Bérat, une école de commerce à Salonique, etc. Bon nombre des elèves sortis de ces écoles allèrent compléter leurs études supérieures aux universités de l'étranger et notamment à celles de Roumanie d'où ils retournèrent en Macédoine comme professeurs, médecins, avocats, ingénieurs, musiciens, artistes, etc. Ce fait ne contribuait pas peu à donner du prestige aux écoles roumaines. Du reste, beaucoup de ces écoles, bien que de date récente, étaient déjà mieux organisées que les écoles grecques, dont les tendances à un clacissisme pur ne faisaient pour la plupart du temps que farcir l'esprit des jeunes gens du fatras de la littérature et de la mythologie grecques. Les élèves des écoles grecques passaient de longues années à pâlir sur les textes des auteurs grecs, sans cependant parvenir jamais à se familiriser avec la littérature ancienne et quittaient les bancs des écoles, en n'ayant, le plus souvent, que ce bagage fort mince et plutôt encombrant, pour affronter la lutte pour la vie. Tout au contraire, les écoles roumaines tendaient de plus eu plus à se moderniser. Elles présentaient en outre l'avantage de donner aux élèves l'enseigne-

ment en leur propre langue. Cet avantage, très appréciable pour les Roumains de toutes les régions en général, présente une importance toute particulière pour les enfants des Roumains établis dans des régions où l'élément grec fait complètement défaut, au nord et à l'ouest de la Macédoine proprement dite et en Albanie. Comme ils n'ont pas l'occasion d'apprendre le grec pendant leur bas âge et qu'en dehors de l'école ils n'ont presque jamais besoin de parler grec, cette langue est pour la plupart d'entre eux du pur chinois, que d'aucuns ne parviennent jamais à apprendre, malgré les longues années qu'ils passent sur les bancs des écoles grecques, tant cet idiome, dont le génie est tout à fait différent de celui de l'idiome roumain, inspire de répulsion aux enfants roumains. C'est là une des causes principales pour lesquelles les Roumains réclament si instamment l'enseignement en leur langue maternelle.

Il est vrai que les maîtres d'école grecs font tout leur possible pour faire désapprendre aux enfants leur dialecte. Défense est faite aux élèves, sous menace des punitions les plus sévères, de parler leur idiome à l'intérieur de l'école. En même temps il leur est enjoint, sous menace des

mêmes punitions, de ne parler entre eux, hors de l'école, que le grec. Des surveillants sont même préposés à cet effet. Mais on a beau prescrire et appliquer toutes les peines scolaires ; une fois que les élèves rentrent chez eux, ils quittent au seuil de la maison le charabia grec qu'on leur fait apprendre de force, car la femme roumaine, possède le sentiment de conservation de la langue, des us et contumes et des traditions roumains à un si haut degré que même les hommes les plus entichés d'hellénisme craignent de parler grec en famille, de peur de paraître ridicules. C'est contre cette obstination des femmes roumaines que les efforts d'hellénisation de la propagande grecque ont toujours échoué. Aussi est-ce de ce côté que cette propagande dirige depuis quelque temps tous ses efforts. Elle multiplie les écoles de filles dans les localités roumaines et cherche à les munir de tout ce qui est de nature à captiver l'esprit de ces enfants, afin de pouvoir leur inspirer, dès l'âge le plus tendre, l'amour de l'idiome grec, des chansons grecques, des poésies grecques, etc.

Mais en même temps que les partisans du mouvement nationaliste, triomphant des difficultés que l'hellénisme leur suscitait à

chaque pas, réussissaient à fonder, dans plusieurs centres roumains, des écoles nationales, ils revendiquaient hautement le droit d'avoir leur clergé national, de faire célébrer la liturgie et toutes les autres cérémonies religieuses en leur langue.

Bravant l'anathème des évêques grecs, plusieurs prêtres se déclaraient partisans de l'usage de la langue roumaine dans leurs églises. Les autorités ottomanes, éclairées sur les procédés inquisitoriaux dont les prélats grecs usaient à l'égard de tout prêtre qui se déclarait roumain, sous le prétexte que les privilèges concédés au patriarcat leur conféraient une autorité absolue sur tout prêtre orthodoxe, s'empressèrent d'y mettre bon ordre. C'était là évidemment une interprétation on ne peut plus fausse des privilèges concédés par de généreux Sultans à l'église grecque, un abus d'autorité criant, en même temps qu'un empiètement sur les droits du pouvoir exécutif civil. Aussi le gouvernement ottoman invita-t-il les autorités ecclésiastiques grecques à lui faire connaître désormais les délits commis par les prêtres roumains, toutes les fois qu'elles se croyaient en devoir de recourir à des peines disciplinaires contre eux.

La lutte pour l'introduction de la langue roumaine s'engageait violemment dans plusieurs localités roumaines. A Okrida, le service religieux était déjà depuis longtemps célébré exclusivement en roumain dans les deux églises que la population roumaine y possède. A Vlaho-Clissoura, après des querelles presque toujours sanglantes, qui se renouvelèrent très fréquemment pendant plusieurs années, et après des procès interminables, la question de la langue était définitivement tranchée par une décision des autorités d'après laquelle le service religieux, à l'église principale, aurait lieu désormais à tour de rôle, une semaine en langue roumaine et la semaine suivante en langue grecque.

A Avdéla, à Périvoli, après plusieurs bagarres qui ont failli coûter la vie à l'évêque grec de Grébéna, le grec était remplacé complètement, dans les églises de ces communes, par la langue roumaine.

A Molovishte, les adeptes du roumanisme formant la majorité avaient également obtenu que le service religieux ait lieu à tour de rôle, en grec et en roumain. Poussés par l'évêque de Prespa, les grécisants attaquèrent en pleine église les roumanisants.

Un homme tomba mort. Plusieurs notables furent écroués en prison.

A Gopeshi, le parti roumain, qui formait l'écrasante majorité, s'était rendu maître de l'église qui venait d'être construite pour les trois quarts aux frais de ce parti. A Nijopoli, roumanisants et grécisants s'assommaient littéralement presque tous les dimanches, les uns voulant faire célébrer la liturgie en roumain, tandis que les autres s'y opposaient. A Hroupishta, la communauté roumaine se faisait construire une église sur la base d'un firman reconnaissant cette église comme *roumaine*. La communauté roumaine de Crouchovo s'était fait construire une chapelle où le service religieux était célébré exclusivement en roumain par deux prêtres qui, pour ce motif, avaient été excommuniés par l'évêque grec. Bientôt, cette communauté obtenaient elle-même l'autorisation, par firman, de faire bâtir une église roumaine. Les habitants des communes roumaines de Sélia et de Xerolivad, dans le district de Karaféria, ayant tous été acquis aux idées nationales, faisaient remplacer le grec par le roumain dans l'exercice de leur culte. A Samarina, le parti roumain obtenait, après force conflits, une église sur les deux ou trois qui existent dans cette localité.

A Nevesca, à Moscopoli, à Turia, à Baeassa et dans plusieurs autres localités roumaines les conflits ayant pour cause la question de la langue ne discontinuaient pas dans les églises. Dans la région de Meglénié, plusieurs villages roumains avaient définitivement exclu le grec de leurs églises et de leurs couvents et l'avaient remplacé par leur propre langue. En un mot, un courant très puissant se dessinait partout en faveur des églises nationales.

Mais ce courant provoquait, ainsi que nous l'avons dit à plusieurs reprises, des querelles incessantes et des procès que les autorités se trouvaient parfois fort embarrassées de trancher, vu que si les évêques prétendaient être, de par leurs privilèges, les maîtres des églises orthodoxes, la population roumaine soutenait, au contraire, avec infiniment plus de droit que ses églises ayant été construites de ses propres deniers, elle entendait avoir la faculté de prier Dieu en sa propre langue et que, du moment que les prélats grecs, refusaient de lui accorder ce droit, elle refusait aussi, de son côté, de les reconnaître comme chefs spirituels.

Confiant en la justice de leurs rélamations, les Roumains résolurent de les sou-

mettre au patriarchat œcuménique. A cet effet, les communautés roumaines de l'Empire Ottoman déléguèrent, en 1890, cinq personnes aupres du Patriarcat.

Ainsi qu'on le verra plus loin, les prétentions des Roumains, sur le terrain ecclésiastique, étaient et sont encore des plus modestes. Ils demandaient, alors comme plus tard et comme à l'heure actuelle, la liberté de faire célébrer les offices de leur culte en langue roumaine et d'avoir un chef religieux à eux, qui continuerait à relever de l'autorité directe du patriarcat.

Contrairement à toute attente, le patriarcat grec se montra d'une intransigeance absolue. Il refusa d'accepter les propositions des délégués roumains et déclara qu'il ne pouvait faire la moindre concession sur le terrain ecclesiastique à la population roumaine de Turquie.

Trouvant le patriarcat intraitable et irréductible sur la question de langue, les Roumains s'adressèrent à la Sublime Porte et demandèrent, en tant que sujets de l'Empire Ottoman, la reconnaissance de leur droit à proclamer un chef religieux.

Depuis les Roumains ont réitéré leurs démarches aussi bien auprès du Phanar qu'auprès de la Sublime Porte. mais ils ont

toujours eu jusqu'à présent la douleur de voir le patriarcat œcuménique opposer un *non possumus* absolu à toutes leurs revendications. Bien que le gouvernement turc l'ait à plusieurs reprises invité à donner une solution à la question ecclésiastique du peuple roumain de Turquie, le patriarcat grec a persisté dans son intrasigeance inconcevable, alléguant des raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres, ainsi qu'on le verra dans le chapitre traitant spécialement de cette question.

Dans ces conditions, il est naturel que les Roumains aient perdu tout espoir d'arriver à une entente avec l'église grecque du Phanar et qu'ils n'attendent plus la solution de leur question ecclésiastique que du gouvernement ottoman.

Mais, en attendant cette solution si ardemment désirée, la population roumaine reste exposée à toutes les vexations et à toutes les fantaisies des évêques grecs, qui, suivant les circonstances, lui refusent l'accès des églises, bâties pourtant par elle-même, l'excommunie, l'oblige à enterrer ses morts sans l'assistance de la religion et hors des lieux consacrés à la sépulture.

Le clergé phanariote espère pouvoir rebuter les Roumains, par ces procédés in-

dignes de l'Eglise, et les faire rentrer dans le giron du Phanar. Il se trompe sans doute, car le sentiment national est si profondément enraciné chez nos congénères qu'on les voit préférer se priver du secours de la religion plutôt que de renier leur origine roumaine et se proclamer Grecs.

En attendant toujours cette solution, les Roumains n'en poursuivent pas moins la consolidation de leur conscience ethnique et l'affirmation de leur individualité propre par tous les moyens. Déjà dans plus de trente localités roumaines les services religieux ont lieu exclusivement en langue roumaine.

Le nombre des prêtres roumains qui ont bravement affronté les foudres de l'anathème du patriarcat œcuménique, ce nombre, si restreint au début de notre réveil national, s'élève actuellement à une soixantaine.

Nos écoles primaires de garçons et de filles vont en augmentant d'année en année. Leur nombre atteint actuellement le chiffre de cent, avec une population scolaire d'environ six mille élèves et un personnel enseignant s'élevant à plus de trois cents instituteurs, institutrices et professeurs. Nos écoles secondaires de garçons et de filles sont très fréquentées et donnent d'excellents résultats.

En outre, les Roumains acquis aux idées nationales tendent actuellement à se constituer en communautés distinctes. Le gouvernement turc a officiellement reconnu l'existence des Roumains comme élément distinct par la nomination, au sein de la commission de réformes, d'un délégué roumain chargé d'y représenter le peuple roumain au même titre que les délégués des autres nationalités chrétiennes dont l'existence est officiellement reconnue en Turquie: Grecs, Bulgares, Serbes. Plusieurs autres concessions de moindre importance, faites aux Roumains dans ces derniers temps, constituent elles-mêmes une reconnaissance implicite, de la part du gouvernement impérial, de leur individualité ethnique en Turquie.

Le jour n'est peut-être pas éloigné où les Roumains obtiendront la satisfaction de leurs légitimes revendications sur le terrain ecclésiastique et ce jour-là marquera une nouvelle ère dans la lutte pour la consolidation de leur œuvre nationale.

CHAPITRE XII

LA QUESTION ECCLÉSIASTIQUE DES ROUMAINS DE TURQUIE

Quoi qu'en pense le patriarcat œcuménique, un procès est ouvert entre lui et le peuple roumain de Turquie. On sait que l'objet des débats est la langue à employer dans les églises.

Ce procès traîne déjà depuis plusieurs années,

En effet, dès le lendemain du jour où les Roumains commencèrent à prendre conscience de leur individualité, ils manifestèrent le désir de faire célébrer la liturgie et les autres cérémonies religieuses en leur propre langue. Ils y étaient et y sont poussés par des considérations d'ordre spirituel, aussi bien que d'ordre national.

Cependant, comme nous l'avons vu, ce

désir si naturel et si légitime de la population roumaine de substituer, pour l'exercice de son culte, sa propre langue à la langue grecque, qui lui est complètement étrangère, se heurta, dès le début, à une vive opposition de la part du patriarcat et des évêques grecs. Mais cette opposition ne fit qu' irriter les esprits. Bientôt les Roumains formulèrent nettement non seulement le désir de faire usage de leur propre langue dans leurs églises, mais aussi celui d'avoir un chef religieux à eux.

On a vu que la patriarcat a systématiquement refusé de faire droit aux revendications des Roumains sur le terrain ecclésiastique. Parmi les raisons, plus futiles les unes que les autres, sur lesquelles le Phanar a appuyé son refus, il y en a deux principales : le dogme de l'unité de langue liturgique et le dogme de l'unité de chef religieux.

Or, ni l'une ni l'autre de ces deux raisons d'ordre religieux ne tiennent debout contre le moindre examen.

D'abord, l'unité de langue n'est point érigée en dogme par l'église orthodoxe. Qui ne sait, en efet, que seule une infime minorité d'orthodoxes emploie le grec comme langue liturgique, tandis que l'immense

majorité se sert de divers idiomes. Les Russes, les Serbes, les Monténégrins, etc. se servent du slavon. Les Roumains du Royaume de Roumanie ainsi que ceux d'Autriche-Hongrie se servent du roumain, les Caramanlis, du turc, les orthodoxes arabes, de l'arabe, etc.

Le grec n'est pas pour l'église orthodoxe ce qu'est le latin pour l'église catholique. Dès lors, on ne voit pas pour quelle raison ce qui est permis à tous les orthodoxes ne le serait pas seulement aux Roumains de Turquie, pour quelle raison l'usage de la langue roumaine serait canonique dans les églises de Roumanie et anticanonique dans les églises des Roumains de Macédoine.

Du reste, même en Turquie, le patriarcat grec n'a-t-il pas permis lui-même aux Serbes de la Vieille-Serbie (Uskub, Prishtina, etc.) de se servir de la langue serbe dans leurs églises ? La question de la langue liturgique n'est même pas, en supposant qu'elle pût jamais l'être, une affaire de latitude, puisque ces Serbes se trouvent être les cohabitants des Roumains dans plusieurs endroits de la dite région.

Voyons maintenant si la concession d'un chef religieux aux Roumains de Turquie

serait de nature à porter atteinte au dogme de l'unité du chef de l'Eglise orthodoxe.

Et d'abord cette unité existe t-elle pour l'église orthodoxe, comme ele existe pour l'église catholique ? Non, assurément. Car, malgré son titre d'œcuménique, le patriarche grec de Constantinople n'est nullement, à beaucoup près, pour la totalité des orthodoxes, ce qu'est le Pape pour l'ensemble des catholiques, Nul n'ignore, en effet, qu'il y a autant d'églises autocéphales qu'il y a d'Etats orthodoxes. Les églises russe, roumaine, serbe, grecque, etc. ont chacune leur autorité ecclésiastique distincte et indépendente l'une de l'autre. Il y a donc autant de chefs ecclésiastiques orthodoxes qu'il y a d'églises autocéphales.

Le patriarcat essaie toutefois d'établir une distinction en ce qui concerne les limites de son autorité. Dans un même Etat, prétend-il, il ne peut y avoir qu'un seul chef ecclésiastique du rite orthodoxe. La vérité est cependant tout autre. Dans l'Empire Ottoman même, où son autorité est circonscrite, il y a outre le patriarche œcuménique, quatre autres patriarches orthodoxes : ceux de Damas, de Jérusalem, d'Antiochie et d'Alexandrie. Ces patriarches sont des chefs religieux au même titre que

le patriarche de Constantinople qui n'est qu'un *primus inter pares*.

Bien plus, le patriacat œcuménique a créé, à cet égard, un précédent qui renverse sa propre thèse et dont peuvent justement se prévaloir les autres nationalités orthodoxes soumises à sa suprématie spirituelle. Non seulement il a permis aux Serbes de Macédoine de se servir de leur propre langue dans leurs églises, mais il leur a encore concédé le droit, il y a à peine quelques années, d'avoir deux évêques, c'est-à-dire deux chefs religieux à eux. Et les Roumains de Turquie, bien qu'en nombre infiniment plus considérable que les Serbes, se contenteraient d'un seul !

Encore une fois : Pourquoi ce qui est permis aux Serbes de Turquie, ne le serait-il pas aux Roumains du même Etat ? La contradiction n'est-elle pas flagrante ? Le partialité ne saute-t-elle pas aux yeux ? Comment ? Le patriarcat œcuménique crée lui-même des précédents de cette nature sans compter ceux qui existent déjà de temps immémorial et il s'étonne de ce que d'autres demandeut des concessions analogues !

Reconnaître aux Serbes de Turquie le droit d'avoir leurs chefs ecclésiastiques et

d'employer leur langue, ce n'est pas porter atteinte au dogme de l'unité du chef spirituel et de la langue liturgique; en faire autant, pour les Roumains du même Etat, c'est violer tous les dogmes et agir contrairement à l'esprit de la religion orthodoxe qui n'admettrait pas de distinctions phylétiques (de race). Ce sont là évidemment des distinctions que seul l'esprit byzantin peut concevoir, mais que tout esprit droit ne saurait admettre.

Le patriarcat œcuménique élève cependant une petite objection : Les Roumains qui réclament l'emploi de leur propre langue ne forment qu'une petite minorité par rapport à leurs congénères qui restent encore attachés à l'ancienne tradition. Je ne puis donc pas, ajoute-t-il, concéder à la minorité un droit que la majorité ne réclame pas.

Si même l'assertion du patriarcat était exacte, elle serait loin de justifier son refus. Ce n'est pas le nombre plus ou moins grand qui peut faire fléchir les dogmes à notre gré. Quand même nous ne formerions en Macédoine qu'une seule communauté, nous aurions toujours le droit d'avoir notre église à part. A-t-on jamais demandé aux communautés grecques qui existent en

Roumanie et ailleurs de combien de fidèles se compose chacune d'elles ? On leur a accordé le droit d'avoir leurs églises à part, leurs écoles à part, et nul ne se soucie de savoir si ces églises sont fréquentées par un grand nombre de Grecs ou si personne n'y met les pieds.

Nous formons encore, dites-vous, une minorité ? Eh bien, qu'on examine nos revendications en tant que minorité. On verra combien elles sont modestes. Voici en effet une note de propositions qui a été remise au patriarcat au mois d'avril 1904:

1° Les Roumains pourront se constituer dans toutes les ville et les villages en communautés roumano-orthodoxes indépendantes et reconnues par le patriarcat, à l'instar de la communauté greco-orthodoxe d'Uskub.

2° Le Saint Synode voudra bien accueillir, examiner et trancher sans retard et sans difficulté toute demande qui lui sera présentée en ce sens par la population roumaine;

3° En vue d'introduire la paix au sein de la grande Eglise et d'éviter à l'avenir les scandales et les luttes pour la possession d'une église commune, les communautés roumano-orthodoxes auront le droit, si elles le jugent nécessaire, d'édifier et de

posséder leurs églises propres. Elles disposent, à cet effet, des fonds nécessaires;

4° Dans ce but, le Patriarcat œcuménique, saisi par les intéressés, fera sans retard les démarches voulues pour l'obtention de l'autorisation respective;

5° Les communautés indépendantes religieuses roumano-orthodoxes pourront engager des prêtres, archiprêtres ou archimandrites, et les métropolitains respectifs accepteront fraternellement l'installation de ces ecclésiastiques sans pouvoir s'y opposer, sauf pour des cas exceptionnels ayant trait aux mœurs;

6° Les prêtres engagés par les communautés roumano-orthodoxes seront libres de dire la messe en roumain, sur le désir de ces communautés.

7° Là où il n'existe encore qu'une seule église pour toute la population orthodoxe, et où la messe ne se dit actuellement qu'en grec, des arrangements pourront intervenir pour que le service divin soit célébré alternativement en grec et en roumain.

Suivent quelques autres clauses peu importantes, et enfin :

12° En vue de faciliter les relations entre la grande Eglise et les populations roumaines, ces dernières désigneront un re-

présentant ecclésiastique ou laïque chargé d'être l'interprète de leurs vœux et de poursuivre les différentes affaires d'ordre religieux intéressant les dites populations.

Non seulement le patriarcat a rejeté ces propositions, comme il avait rejeté toutes les autres, de même nature, qui lui avaient été soumises précédemment, mais encore il accentua, depuis, son attitude hostile à l'égard des adeptes des idées roumaines, de leur clergé et de leurs églises. Bientôt, en effet, sur un mot d'ordre du Phanar, les évêques grecs entreprirent une nouvelle croisade contre la propagande roumaine.

On les vit de nouveau monter en chaire pour fulminer contre la langue roumaine, prêcher la haine, lancer l'anathème contre les prêtres roumains et exciter la population à les attaquer même à main armée.

Dans les endroits ou les roumanisants n'avaient pas une église à eux, ils furent exclus des églises grecques. Défense fut faite aux prêtres de leur prêter la moindre assistance religieuse. La propagande grecque s'acharna même contre les morts auxquels les évêques refusèrent la sépulture dans les cimetières. Des cortèges funèbres furent attaqués en pleine ville et terrorisés par la populace, ameutée par le clergé grec.

Bref ce clergé fit de nouveau preuve d'une intolérance digne de la secte la plus fanatique.

En présence de l'intransigeance absolue dans laquelle le patriarcat œcuménique s'est enfermé ainsi que de la recrudescence d'agitation qu'il a provoquée contre le mouvement ecclésiastique roumain, nos congénères de Turquie ont presque complètement perdu l'espoir de voir le Phanar revenir à rescipiscence. Aussi n'attendent-ils plus la solution de leur question ecclésiastique que du gouvernement ottoman. La Sublime Porte a toujours, en effet, fait preuve d'une égale sollicitude pour les intérêts matériels et moraux de tous ses sujets sans distinction de nationalité. Il est donc à espérer qu'elle reconnaîtra le bien-fondé des revendications religieuses de la population roumaine et qu'elle voudra bien faire droit à leurs justes demandes, d'autant plus que l'élément roumain, acquis aux idées nationales, a toujours fait preuve de l'attachement le plus sincère et du loyalisme le plus parfait envers la Turquie.

Tel est, en sa phase actuelle, le conflit entre le patriarcat grec et les Roumains de Macédoine.

La presse grecque d'Athènes et de l'é-

tranger, qui n'a pourtant, nous semble-t-il, rien à voir dans ce conflit, nous reproche de la façon la plus amère, quand elle ne nous les impute à crime, nos tendances à constituer une église nationale.

Pourquoi, nous dit-elle en choeur, voulez-vous renverser un état de choses consacré par des traditions plusienrs fois séculaires ?

A cela nous répondons : Nous ne sommes par les premiers à nous engager dans cette voie. Nous l'avons, au contraire, trouvée largement frayée par tous nos coreligionnaires d'autre nationalité, ainsi que par le patriarcat lui-même et nous avons éprouvé le même besoin de nous servir, dans nos églises, de notre langue qu'ont ressenti les Russes, les Roumains de la rive gauche du Danube, les Serbes, les Bulgares, les Monténégrins, les Caramanlis d'Anatolie, les Arabes de Syrie, etc. à se servir des leurs. Nous ne comprenons pas pourquoi nous seuls devrions continuer d'employer une langue qui est, pour la plupart d'entre nous et pour la presque totalité de nos femmes, complètement étrangère.

Au dire de la presse grecque, nous serions des mécréants dignes de toutes les foudres de l'anathème, pour avoir l'audace

de réclamer une eglise nationale en Turquie. Que les Grecs du royaume de Grèce veuillent bien cependant se souvenir de ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Leur premier soin, aussitôt qu'ils se sont constitués en royaume, a été de se séparer du patriarcat grec de Constantinople, de proclamer leur église autocéfale. S'ils voulaient se donner un peu la peine de lire leur propre histoire, ils y trouveraient des choses singulièrement étonnantes. Ils verraient, par exemple, que le conflit entre le patriarcat grec de Constantinople, qui prétendait conserver son autorité spirituelle sur le royaume de Grèce, et entre le peuple des Hellènes, qui tenait absolument à s'en affranchir complètement, a duré longtemps, très longtemps; qu'il a failli mal tourner, qu'il s'en est fallu de fort peu pour que le patriarcat n'ait pas prononcé l'anathème contre lui, qu'il ne l'ait pas déclaré schismatique tout comme il l'a fait quarante ans plus tard contre les Bulgares et comme il menace de le faire actellement contre les Roumains de Turquie. Les Grecs doivent se rappeler quelque chose des fameux *Tomos* et *Antitomos* qui ont été écrits à l'époque de leur séparation d'avec l'église du Phanar. Et s'ils feignent

de l'avoir oublié, les autres pourraient leur refraîchir la mémoire.

Mais, va-t-on nous dire, pourquoi le patriarcat œcuménique s'acharne-t-il contre le mouvement national roumain et se montre-t-il intraitable sur la question ecclésiastique des Roumains ?

L'attitude du patriarcat s'explique très simplement.

Par une conception erronée de ses devoirs, le patriarcat en est arrivé à se croire non pas le chef spirituel de tous les orthodoxes de Turquie sans distinction de nationalité, mais le chef de la nation grecque. Partant de cette idée complètement fausse, le patriarcat œcuménique, ou plutôt la coterie laïco-cléricale, connue sous le nom de conseil mixte, qui de fait dirige ce patriarcat, s'est mis complètement à la remorque du gouvernement grec.

On connaît les rêves chimériques que ce gouvernement a toujours caressés au sujet de certaines provinces de l'Empire Ottoman. Mais pour pouvoir soutenir ses prétentions sur ces pays avec une apparence de droit, il a besoin d'un élément de même race. Or, l'élément grec, par lui-même, est fort restreint. Ce qui vient lui donner une grande importance, ce sont les divers éléments sou-

mis à l'autorité du patriarcat ou, ce qui revient au même, à l'influence de l'hellénisme. Parmi ces éléments étrangers qui forment encore la clientèle de l'hellénisme, la population roumaine est celle qui, aussi bien par son nombre que par ses autres qualités, constitue l'appoint le plus sérieux.

Le jour où cette clientèle viendrait à faire défaut à l'hellénisme, celui-ci serait réduit, en Macédoine, en Epire et en Albanie, à si peu que rien.

Le patriarcat œcuménique, qui a épousé les intérêts politiques et de race des Grecs, s'efforce, par tous les moyens en son pouvoir, d'étouffer toute idée de réveil national parmi les Roumains, afin de pouvoir leur faire servir les intérêts de l'Etat grec.

Mais pour avoir voulu faire le jeu de la Grèce, l'église du Phanar a perdu un bien grand nombre de ses ressortissants. Parviendra t-il à conserver à l'hellénisme sa clientèle on bien compromettra-t-il son autorité, au point de la voir circonscrite un jour à la banlieue de Constantinople ? Ses pertes successives sont là pour montrer quels autres mécomptes le Phanar se prépare par son intolérance absolue. Il est dommage qu'il n'ait rien appris, rien oublié, à la suite de tant de dures épreuves.

CHAPITRE XIII

LES DROITS HISTORIQUES

La presse grecque se livre presque journellement à des attaques véhémentes contre la Roumanie, à laquelle elle conteste le droit de s'intéresser à la culture intellectuelle des Roumains de Turquie. Au dire des feuilles grecques, la Roumanie empiéterait sur les droits de l'hellénisme en aidant au réveil et à la consolidation de la conscience nationale parmi la population roumaine de Macédoine, d'Epire et d'Albanie, car, prétendent-elles, ces contrées seraient, historiquement, des pays éminemment helléniques.

Pour montrer combien ces attaques sont mal fondées, nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'article ci-après, dû à la plume de M. le docteur Léonte, le si

actif président de la Société Macédo-roumaine de culture intellectuelle de Bucarest. Cet article, qui a été publié dans *Le Courrier des Balkans* du 29 août dernier, constitue la meilleure réfutation des prétentions que l'hellénisme affiche à l'égard des provinces ci-dessus indiquées de l'Empire Ottoman.

Voici cette très intéressante étude :

Nous savons combien il est difficile de faire revenir les Grecs sur certaines idées reçues et accréditées parmi eux. Néanmoins, en présence des prétentions exagérées, pour ne pas dire absurdes, qu'ils affichent à l'égard de certaines provinces de l'Empire Ottoman, il est bon de les rappeler de temps en temps au sentiment de la réalité. Cela est d'autant plus nécessaire que les fausses notions qu'ils ont du passé et leurs connaissances tout à fait imparfaites de l'état des choses actuel les portent tout naturellement à se mettre mal avec tout le monde et tout particulièrement avec nous autres Roumains.

A les en croire, la population roumaine de Macédoine, d'Epire et d'Albanie n'aurait pas le droit de se dire roumaine, de s'instruire dans sa propre langue et la Roumanie ferait œuvre de propagande immorale, satanique, en aidant au réveil de la conscience ethnique parmi cette population.

C'est que, disent-ils, leurs droits sur ces contrées-là sont exclusifs ; ce sont des pays purement helléniques.

Avant d'examiner la valeur des droits historiques, nous prendrons la liberté grande de demander aux Grecs sur quoi ils se fondent pour proclamer comme pays helléniques la Macédoine, l'Epire et l'Albanie. Est-ce parce que ces pays auraient jamais fait partie de la Grèce ancienne ? Est-ce parce qu'ils seraient habités par une population grecque, que les Gresc s'arrogent le droit d'y parler en maîtres, d'y faire le loi.

Leurs prétentions à cet égard sont en opposition flagrante avec l'histoire tout ausi bien qu'avec la situation actuelle.

Et d'abord hâtons-nous d'écarter de la discussion toute espèce de droits des Grecs sur l'Albanie, car il est archiconnu que ce pays n'a jamais eu rien à démêler avec la Grèce, qu'il a toujours été habité par des Albanais, qu'il est encore habité en majeure partie par le même élément et en partie par un élément roumain et qu'on n'y trouverait pas un seul village grec.

Mais auraient-ils plus de droits sur l'Epire ? Non, assurément. Car aussi haut qu'on remonte dans le passé, on ne voit pas non plus que ce pays ait jamais fait partie de

la Grèce, qu'il se soit jamais allié aux restes des Grecs, soit dans le temps des guerres médiques soit plus tard. Au contraire, on sait que Thémistocle, s'étant réfugié auprès d'Admète, ne pouvait pas s'entendre avec celui-ci, attendu que le roi des Molosses ne connaissait pas le grec.

Mais peut-être les Epirotes étaient-ils devenus Grecs au temps de la guere du Péloponèse. Thucydide nous renseigne pleinement à ce sujet.

Voici, en effet, ce qu'on lit dans plusieurs endroits de son histoire:

„Epidamme (actuelement Durazzo) est une ville qu'on trouve à droite en entrant dans le golfe d'Ionie. Elle est environnée des Taulentins, *peuple barbare de nation*... Après s'être livrés à des dissensions intestines, ses habitants périrent en grand nombre dans une guerre avec *les barbares leurs voisins* (Thucydide, livre I, ch. 24).

Et plus loin, parlant de la ville d'Argos fondée sur la rive nord du golfe d'Arta, l'illustre historien grec écrit ce qui suit.

„...Accablés d'adversités, les habitants engagèrent les Ambraciotes, leurs voisins, à partager la ville. C'est dans leurs relations avec les Argiens que les Ambraciotes *apprirent* le grec. *Car le reste de l'Amphi-*

lochie est barbare. Avec le temps les Ambraciotes chassèrent les Argiens et gardèrent la ville". (Livre I, chap. 68).

Et plus loin, parlant d'une expédition dirigée contre l'Acarnanie, Zacinthe, Céphalonie et Naupacte, Thucydide s'exprime ainsi :

„*Des barbares* se joignaient aux Grecs. Parmi *les barbares* on voyait mille Chaoniens qui n'ont pas de rois ; avec eux marchaient les Thesprotiens qui ne connaissent pas de rois non plus. Les Molosses et les Antitanes étaient conduits par Sabylinthus... Les Chaoniens *et les autres barbares* firent une marche précipitée dans l'espérance de prendre la ville et d'avoir la gloire de cette conquête" (Thucydide, livre 2, chap. 80—8).

Il résulte du témoignage irrécusable de Thucydide que les Epirotes n'étaient pas des Grecs, mais des barbares au 4-ème siècle avant J. C., c'est-à-dire trente ou quarante ans avant la naissance de Philippe III, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand qui a soumis la Grèce.

Voyons pourtant si quelques siècles plus tard les Epirotes s'étaient trasformés en Grecs.

Le savant géographe français Malte-Brun écrit ceci au chap. 5 de son Histoire de la géographie :

„L'Epire, *que tous les auteurs grecs excluent de la Grèce est décrite par Strabon avec l'Illyrie et la Macédoine.* Ses principaux cantons étaient, en Chaonie, la Thesprotie et la Molosside. *Strabon et Plutarque nous apprennent que les Epirotes parlaient une langue particulière et que cette langue était la même que le macédonien. Il paraît que l'idiome des Albanais modernes en dérive*".

On sait que les deux auteurs grecs, Strabon et Plutarque, vivaient au premier et au deuxieme siècle de notre ère.

Donc jusqu'au deuxième siècle de notre ère, les Epirotes n'étaient rien moins que Grecs. Mais alors à quelle époque le seraient-ils devenus. Est-ce sous la domination romaine, alors que, selon l'expression de Tite-Live, la population de la Grèce proprement dite était devenue un *colluvies gentium*, où bien sous le Bas Empire, alors que les chroniqueurs byzantins Nicétas Choniatès, Pachimère, Chalconcondylas, Franzès, etc. ne désignent l'Epire et la Thessalie que sous les noms de Grande-Valachie et de Petite-Valachie.

Pour ce qui est de la Macédoine, sa population était si peu grecque d'origine et de langue que le plus grand orateur de la Grèce, Démosthènes, qualifie constamment

de barbare, dans ses discours, le roi Philipe III, c'est-à-dire le père d'Alexandre le Grand. Ce roi était donc tout aussi peu grec qu'un roi de Perse.

D'ailleurs on sait tout aussi bien que les Grecs n'avaient en Macédoine, comme du reste en Epire, que quelques colonies, telles qu' Amphipolis, Olynthe, etc.

Mais alors, si au temps de Philippe III les Macédoniens n'étaient pas des Grecs, à quelle époque le seraient-ils devenus ? Est-ce sous les successeurs d'Alexandre le Grand contre lesquels les Grecs allaient solliciter le secours de Romains comme étant des rois barbares, ou bien sous les Romains, où bien encore sous le Bas-Empire, alors que l'élément romain, établi en Mésie depuis qu'Aurélien avait transféré les légions et un grand nombre de colons romains sur la rive droite du Danube, avait commencé à se répandre en Macédoine, fuyant devant la poussée des Slaves ? Mais peut-être est-ce plus tard, quand les Slaves et les Turcs envahirent à leur tour la Macédoine, que celle-ci s'est transformée, comme par miracle, en pays grec, car depuis on a vraiment beau consulter l'histoire, elle ne parle pas, l'ingrate, d'une invasion grecque en Macédoine.

Quant à la population actuelle de la Macédoine, de l'Epire et de l'Albanie, elle est si peu grecque d'origine et de langue que nous croyons devoir, dans l'intérêt même des Grecs, ne pas trop insister sur ce point. Après les sommations réitérées faites par le *Courrier des Balkans* aux journaux grecs de préciser les régions habitées par des Grecs et après le silence très prudent que ces journaux continuent de garder à ce sujet, ce serait une cruauté de notre part que d'acculer une fois de plus les Grecs au pied du mur.

Et puisque telle est la triste réalité, pour eux, on se demande si ce n'est vraiment pas une inconscience de leur part que de contester le droit de s'instruire dans sa propre langue à l'élément roumain de Turquie, qui peut y invoquer des droits historiques bien autrement sérieux que ceux des Grecs. Pour être complètement édifiés à ce sujet, les Grecs feraient bien de lire, d'abord, l'histoire de la conquête de l'Albanie, de l'Epire et de la Macédoine par les Romains; puis, à supposer qu'ils les ignorent, les chroniquers byzantins et français, qui leur apprendront de très intéressantes choses sur les principautés valaques qui existaient

en Epire et en Thessalie jusqu'à l'arrivée des Turcs dans ces contrées-là.

Mais hâtons-nous de le dire. Il serait d'un profit médiocre de recourir à des traditions mythologiques et même à des faits plus ou moins reconnus par l'histoire pour établir ses droits actuels.

La théorie des droits historiques nous mènerait fort loin. S'il fallait se régler là-dessus, la carte de l'Europe devrait être refaite de fond en comble, car il y a peu de pays où la population primitive ait pu se maintenir depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Et pour nous borner aux seuls droits historiques des Grecs, ceux-ci auraient à revendiquer le sud de l'Italie, l'Etat Cyrénaïque, en Afrique, la ville de Marseille, colonie des Phocéens, la ville de Tomes, et combien d'autres régions habitées jadis par des Grecs et aujourd'hui par des peuples tellement différents !

Et si ridicule que paraisse aujourd'hui toute revendication à l'égard de pareilles régions, historiquement elle devrait l'être un peu moins que les prétentions que les Grecs affichent à l'égard de pays comme la Macédoine, l'Epire et l'Albanie, qui n'ont jamais été grecs, qui ne le sont pas plus maintenant, du moment que leur population

n'est, dans son immense majorité, rien moins que grecque.

Il est grandement temps que les Grecs sentent le ridicule qu'ils encourent à répéter à tout propos que la Roumanie se livre à une propagande immorale en pays helléniques et au milieu d'une population hellénique.

Les pays où la Roumanie fait de la propagande roumaine ne sont actuellement ni grecs, ni roumains, ni bulgares, ni serbes, ni albanais, mais tout simplement turcs. Quant à leurs populations, elles sont turques, albanaises, roumaines, bulgares, serbes et grecques.

Voilà de quoi les Grecs devraient bien se pénétrer.

Docteur Léonte
Président de la société de culture intellectuelle macédo-roumaine

---

CHAPITRE XIV

STATISTIQUE DES ROUMAINS DE TURQUIE

La question du nombre des Roumains de Turquie est une des plus controversées. Si tous les écrivains et voyageurs étrangers qui ont connu de près l'élément roumain de l'Empire Ottoman sont unanimes à reconnaître son individualité propre au milieu des autres éléments avec lesquels il cohabite, s'ils rendent justice à ses qualités morales, intellectuelles et artistiques ainsi qu'à son esprit d'ordre et d'économie, ils ne sont cependant pas tous d'accord sur sa force numérique.

Le fait s'explique aisément si l'on prend en considération qu'en Turquie les statistiques ne sont pas dressées d'après la nationalité, mais d'après la religion.

Jusqu'à la création de l'exarchat bulgare,

tous les chrétiens de l'Empire Ottoman, qu'ils fussent Grecs, Roumains, Bulgares, Albanais, Serbes, etc. étaient groupés dans une même rubrique, celle des *Roums* (Chrétiens) et c'est du même nom que continuent d'être désignées officiellement toutes les nationalités soumises encore à l'autorité spirituelle du patriarcat, sauf bien entendu les Bulgares qui ont passé sous l'autorité de l'exarcat.

En outre, étant donnée la communauté d'éducation scolaire et la communauté de langue liturgique, il n'était pas très aisé, pour un étranger, de distinguer toujours à première vue, le caractère ethnique des diverses populations de l'Empire Ottoman.

La tâche de reconnaître et de classer à part chacun des éléments qui composent cette mosaïque des nationalités est devenue encore plus difficile surtout depuis que des tendances séparatistes ont commencé à se dessiner dans le bloc que les diverses races chrétiennes semblaient former naguère encore en Turquie. Si tous ceux qui ont pris conscience de leur nationalité déclarent hautement être Roumains, Bulgares, Serbes, etc., un grand nombre de ceux qui ont reçu une forte éducation scolaire grecque, ou qui restent simplement attachés à la tradition,

essaient, en dépit de l'évidence qui pourtant ne saute pas toujours aux yeux de l'étranger, de dissimuler leur origine et de se proclamer même d'origine grecque.

Dans ces conditions, à moins de se livrer soi-même à des études statistiques minutieuses — ce qui est extrêmement difficile pour ne pas dire impossible, — on est obligé de s'en tenir à ses estimations personnelles on à des renseignements fort souvent inexacts sinon intéressés.

Néanmoins, presque tous les écrivains et touristes européens reconnaissent que l'élément toumain est en nombre considérable en Turquie.

M. Cousinery, autrefois consul de France à Salonique, dit, dans son „Voyage de la Macédoine" [1]) que les Valaques (Roumains) sont très nombreux en Macédoine et plus nombreux encore au Pinde, qu'ils parlent une langue latine et que quand on leur demande ce qu'ils sont, ils répondent avec fierté: Roumains.

L'écrivain anglais William Martin Leake [2]), dans son livre intitulé „Researches in Grecce" s'exprime ainsi qu'il suit au sujet des Rou-

1) Voyage dans la Macédoine, Paris 1831, Tome I, p. 16.

2) Researches in Grecce, by Wiliam Leake, London 1814, p. 363, 29.

mains: „Les Valaques occupent le centre de la Macédoine et la Thessalie et presque tout le Pinde, formant trois groupes principaux“. Le même auteur cite les principales villes roumaines ainsi que quelques bourgs.

M. Victor Bérard, dans son étude „L'Hellénisme et la Turquie contemporaine“[1]) dit que les Valaques de Turquie seraient disséminés aujourd'hui sur un vaste territoire dont les bornes principales seraient Crouchovo au nord, Vodéna et Larissa à l'est. A l'ouest et au sud les limites seraient incertaines. Parlant des Valaques nomades, il dit qu'ils descendent, au commencement de l'hiver, jusqu'au golfe de Corinthe et jusqu'aux plaines de Valona et Douratzo ; mais Arta, Janina et Elbassan sont les villes les plus occidentales où des Valaques soient établis et vivent à demeure.

M. Han, ancien consul d'Autriche-Hongrie à Janina dit dans les „Albanische Studien“, que le nombre des villages et des bourgs valaques en Macédoine et en Albanie est de 500.

La plupart des voyageurs étrangers portent le chiffre de l'élément roumain en

1) L'hellénisme et la Turquie contemporaine par V. Bérard. Paris 1893. Librairie Alcan.

Turquie à cinq ou six cent mille, tandis que les voyageurs roumains comme Bolintineano, Bourada, Nenitzesco, etc. le font élever au double.

Parmi les nombreux témoignages à cet égard celui de M. Rangabé, déjà cité, mérite d'être retenu. Voici en effet ce que cet éminent érudit et homme d'Etat de Grèce écrivait à ce sujet en 1856, dans la revue *Pandora*. «Les Roumains qui habitent aujourd'hui la Crèce, la Thessalie, l'Epire et la Macédoine sont plus de 600,000.

Ce témoignage est d'autant plus précieux que la propagande grecque s'est efforcée depuis, dans un intérêt facile à compendre, de nier d'abord complètement, puis — quand la dénégation absolue est devenue impossible,—de réduire le nombre des Roumains de Turquie à des chiffres dérisoires. C'est à peine si elle en concède de quatre-vingts à cent mille sur toute l'étendue de l'Empire Ottoman.

Inutile de dire que les statistiques publiées à ce sujet par la presse grecque sont hautement fantaisistes. Il suffit en effet de leur opposer un témoiguage tout récent et d'autant plus difficile à récuser qu'il émane d'un personnage officiel, pour faire ressortir la fausseté des assertions de la propa-

gande grecque. Il résulte, en effet d'un tableau comparatif des populations du vilayet de Monastir (Bitolia), dressé il y a environ trois ans par M. le comte O. Gaetani d'Aragona di Costelmola, consul d'Italie à Monastir, et publié dans le *Bulletin du ministère des affaires étrangères d'Italie* No. 224, série 12, du mois de mai 1902, que, dans ce seul vilayet, le nombre de l'élément roumain s'élève à 142,200 âmes. Fait digne de remarque : L'e élément grec, d'après le même tableau n'y atteint que le chiffre de 76,000 individus. Cela suffit à expliquer les efforts de la propagande grecque à helléniser la population roumaine ou tout moins à la faire passer pour grecque.

Parmi les nombreuses statistiques des Roumains de Turquie, que nous avons sous les yeux, aucune n'est, à notre avis, plus rapprochée de la vérité que celle que nous avons trouvée dans une mince brochure publiée en 1894.

Comme cette statistique donne le nombre de la population roumaine par localité et que de plus elle indique les établissements scolaires et religieux roumains, fondés jusqu' à la date de son apparition, nous allons la reproduire pensant qu'elle offre plus de garanties de contrôle.

La voici :

STATISTIQUE

MACÉDOINE ET EPIRE

En Macédoine et en Epire (Vilayets de Monastir, de Salonique et de Janina) les Valaques sont établis dans les localités suivantes :

Monastir, Lycée Valaque, école normale de filles, école primaire de garçons et de filles et deux internats	15.000
Crouchovo, un semi-gymnase, deux écoles primaires de garçons, une de filles, chapelle et église en construction	14.500
Gopechi, école primaire de garçons, de filles et église	4.600
Okrida, école primaire de garçons, de filles et église	2.000
Moulovichta, école primaire de garçons, de filles et église	4.200
Vlaho-Clissoura, école de garçons, de filles et église cathédrale	8.000
Hroupichta, école de garçons, de filles et église	1.500
Magarova, école de garçons et de filles	5.000
Ternova, école de garçons et de filles	3.700
Nijopole, école de garçons et de filles	4.000
Beala-de-sus, école de garçons . . .	3.000
Beala de jos	1.500
Iancovetz, école de garçons	1.500
Tristinik	300
Resna, école de garçons	1.000
Calive Itok, école de garçons. . . .	1.500
Lanca	1.000
	72.300

Report . .	72.300
Perlepé, école de garçons et de filles	900
Florina, école de garçons	300
Nigovani, école de garçons	1.400
Belcamen, école de garçons	3.500
Pissodéri, école de garçons et de filles	3.500
Névesca, école de garçons et de filles	6.000
Calive de Mourihovo, école de garçons et église	500
Gramoste	500
Blatza	2.000
Geuridjé, école de garçons et de filles	1.200
Pleassa, école de garçons et église .	1.200
Dichnitza Morava	200
Stropani	180
Boubouchtitza	80
Moscopolé, école de garçons, école de filles et église	2.500
Chipsca, école de garçons et église .	250
Bitcouki	200
Pogradetzi	140
Nicea	1.500
Gabrova	350
Elbassan et ses environs	5.500
Colognia (caza) Valaques nomades. ,	5.000
Grébéna, école de garçons et église en construction.	700
Samarina, deux écoles primaires de garçons et église	10 000
Smixi	1.500
Abela, école de garçons et deux églises.	4.500
Pirvoli, école de garçons et deux „	6 000
Cragnea, école de garçons et de filles.	3.500
Palteni	250
	135.650

Report . .	135.650
Bosova	150
Veloni	50
Labanitza . . . . , . . .	180
Chatzichta.	500
Cozana	300
Serfidje	400
Elasonna, école de garçons	500
Vlaho-Livado	8.000
Kokinoplo	3.500
St. Dimitri	500
Tchiaritziani, école de garçons . . .	500
Prétori, école de garçons	200
Damachi, école de garçons	200
Vlaho-Iani, école de garçons. . . .	180
Gramaticova, église	500
Diminicou	200
Valaques Nomades dans les cazas de Castoria, Nasselitz, Grebena et Ellassona	10.000
Janina, gymnase et école primaire de garçons	2.000
Seracou, école de garçons	8.000
Metzova, école de garçons et de filles	8.000
Anilio. . . , ...	3.000
Milia (Amérou)	820
Votonossi	200
Matzouki.	500
Palihori	700
Prosvala . . . , ...	550
Grebenitzi, école de garçons. . . .	3.000
Flambourarou (Florou), éc. de garçons	1.300
Chechou	330
Tzernechi, école de garçons	1.700
	191.610

Report . .	191.610
Macrini	860
Dragaï	660
Vouvoussa (Baeassa) école de garçons et deux églises.	940
Laïsta (Laca) école de garçons . . .	5 900
Paliohori	650
Dobrinova	1 450
Lechnitza	2.500
Breaza, école de garçons	1.580
Armata, école de garçons.	260
Pazi	1.450
Paliosséli, école de garçons	2.200
Fourca, école de garçons	2 000
Deniscou.	1.500
Pelicadi	230
Medjidié	2.500
Dans le Vilayet de Janina, Valaques nomades	20.000
Salonique	6.350
Caraferia (Veria), école de garçons, de filles et église	5.500
Niaousta	1.000
Kuprulu (Veles), école de garçons. .	1.050
Condourioti	1.000
Ftéri	1 200
Caterina, école de garçons et de filles.	2 350
Dans le caza de Caterina, Valaques nomades	5.000
Colocouri	270
Gouritza	620
Castagnea	560
Selia-de-sus, école de garçons, école de filles et église	3,170
	264.360

Report . .	264.360
Maroucha, école de garçons, école de filles et église	1.320
Doliani, école de garçons.	730
Vlada.	340
Selia de jos, école de garçons . . .	1.480
Fetitza, école de garçons	830
Calive Coutzoïani.	350
Xerolivad, école de garçons, école de filles et église	1.350
Turcorani	140
Vodena	130
Ianitza	150
Livadi	4.130
Loumnitza, école de garçons . . .	2.170
Ochani, école de garçons et église. .	1.900
Tzirnarica	1.570
Liouma	520
Lougountzi	570
Birislav	420
Coupa.	430
Consca	370
Sermenin.	260
Nanta.	10.400
Valta	80
Laricovo.	70
Ormilia	100
Ravinski	50
Cassandra	120
Ierisso.	40
Dans le caza de Cassandra et ses environs, Valaques nomades	2.000
Sérès	4.000
Sourpa	580
	300.930

Report . .	300.930
Tzerepichta	1.300
Djoumaïa	6 700
Ramna	980
Proïa de sus	5.600
Proïa de jos	900
Nevrocope	500
Drama	200
Prassotziani	90
Alistrati	1.050
Ziliahovo.	200
Tziatalgea	600
Nigrita	230
Cavala	1.200
Pravishte.	180
Melenik	2.000
Raslog	250
Dans le sandjak de Sérès et sur les monts Rodopes, Valaques nomades	15.000
Dans le Vilayet de Cossovo le nombre des Valaques est de 20.000, habitant Cossovo, Ichtip, Cotziani, Prizrena etc. Seulement daus la ville de Priszrena il y a 5.400	20.000
	357.910

ALBANIE

Les Valaques sont très-nombreux en Albanie. Ils occupent le littoral de la mer Adriatique, d'Avlona jusqu'à Scutari, dans l'intérieur jusqu'au-delà de Berat et d'Elbassan et au sud jusqu'à Premet. Ils sont mêlés avec les Albanais chrétiens ou musulmans et ils s'occupent de commerce et d'industrie et notamment d'agriculture.

Les principales villes habitées par les Valaques sont : Bérat où leur nombre est de 10,000, ayant une école de garçons et de filles ; Tirana 5.000 ; Cavaia 2.000 ; Avlona 1.200 ; Douratzo 1.500 ; Fieri ou Ferica 4.000.

Le nombre total des Valaques en Albanie est au bas mot de 200.000. C'est d'eux que traite Ami Boué dans son ouvrage intitulé la „Turquie d'Europe“ Paris 1840 t. III p. 22, M. Kanitz, dans les conférences ethnographiques tenues dans la séance de la société géographiqe de Vienne le 24 Février 1963, et M. Bolintineano dans son ouvrage intitulé : „Voyage chez les Roumains de Macédoine et d'Albanie, p. 141—148.

Dans toute la Turquie d'Europe il y a encore 150.000 Valaques dispersés dans des villes, des bourgs ou villages turcs, albanais, bulgares et grecs que nous n'avons pas cités dans cette statistique. D'ailleurs, les localités que nous avons citées sont habitées exclusivement par des Valaques, excepté les villes de Monastir, de Salonique, de Janina, de Sérès, de Drama, de Perlépé, d'Okrida, de Keuprulu, de Caraféria, et quelques autres où les Valaques sont mélangés à d'autres nationalités

Dans la ville de Constantinople il y a aussi 10.000 Valaques.

Ainsi, le nombre des Valaques de la Turquie d'Europe est au moins de 717.900.

A ce nombre il faut ajouter 120.000 Valaques établis en Thessalie (province cédée à la Grèce en 1881), le long de la frontière gréco-turque et 100.000 établis en Bulgarie et en Roumélie-Orientale.

Les Valaques représentent dans la Turquie

d'Europe la septième partie de la population entière et dans les provinces de Macédoine, d'Epire et d'Albanie, la quatrième partrie.

TABLEAU GÉNÉRAL

En Turquie d'Europe. . . .	717.000	Valaques
En Thessalie	120 000	„
Dans la Grèce proprement dite	100.000	„
En Bulgarie et en Roumélie Orientale.	100.000	„
Total . .	1.037.000	„

CHAPITRE XV

LA VIE ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET INTELLECTUELLE DES ROUMAINS DE TURQUIE

L'occupation primitive des Roumains de Turquie a dû être pendant longtemps l'élevage du bétail. Mais quand la conquête ottomane, la dernière en date de toutes celles qui ont bouleversé la péninsule balkanique, eut fait succéder à des secousses incessantes une époque de calme et de recueillement pour les populations de cette presqu'île, l'élément roumain se trouva être mieux en mesure d'en tirer profit.

Les montagnes l'avaient préservé des invasions ou tout au moins de l'établissement à demeure des survenants que les sommets du Pinde, où juchait la population roumaine, ne devaient certes pas beausoup ten-

ter. En outre, la domination ottomane lui avait fait des conditions de soumission exceptionnelles, qui lui permettaient de se mouvoir plus à l'aise que ses cohabitants chrétiens. L'immense majorité de ces derniers était tenue de par la nature du sol qu'ils habitaient à cultiver la terre, devenue la propriété des beys musulmans.

Les Roumains dont les montagnes ne se prêtaient à aucune espèce de culture, mais qui en revanche se livraient avec beaucoup de succès à l'industrie dérivant de l'élève du bétail et notamment à celle de la laine, ne tardèrent pas à donner à cette industrie un développement extraordinaire. Les bourgades roumaines devinrent ainsi de petits centres industriels qui furent pendant longtemps — de même qu'ils le sont encore de nos jours dans une grande mesure — les seuls à fournir presque tous les tissus de laine servant à l'habillement de la plupart des habitants de la Macédoine, de l'Epire, de l'Albanie et de la Thessalie ainsi qu'à l'ameublement de leurs maisons.

Une partie d'entre eux s'adonna à toutes sortes de métiers, et, grâce à leur habileté, les produits de leurs mains atteignirent un tel degré de finesse et de renommée que plusieurs écrivains étrangers, et entre au-

tres Kanitz, ont rendu, dans leurs écrits, des témoignages très élogieux aux artisans roumains.

Mais ce en quoi les Roumains excellèvent pendant longtemps et continuent d'exceller, ce sont les entreprises commerciales dans lesquelles ils se lancèrent courageusement, en y apportant un esprit d'ordre et d'économie, une honnêteté exemplaire et des aptitudes remarquables. Les négociants roumains parvinrent avec le temps non seulement à avoir la plus grande part dans le mouvement commercial de la Turquie, de la Serbie et de la Bulgarie, mais aussi à fonder des maisons de commerce et de banque de tout premier ordre dans plusieurs autres pays, et surtout en Autriche-Hongrie, en Roumanie, en Italie et en Egypte, où certains d'entre eux se sont fabuleusement enrichis.

Plusieurs villes et petites villes roumaines de Turquie, telles qne Moscopoli, Metzovo, Serrès, Vlacho-Clissoura, Monastir, Crouchovo, etc. devinrent les principaux centres commerciaux de la Turquie d'Europe, faisant de grandes affaires avec Venise, Raguse, Palermo, Vienne, etc.

Qu'ils nous soit permis de citer à cet égard le témoignage d'écrivains étrangers.

Parlant de la ville de Metzovo, Pouqueville, l'écrivain français, déjà plusieurs fois cité, écrit ce qui suit (t. 2 page 417) :

„Encouragés par le débit qu'ils avaient fait aux marchés d'Arta et de Janina, les négociants français conçurent, au seizième siècle, le projet de former un entrepôt à Metzovo, dans le Pinde. Placés ainsi au milieu des Valaques de cette contrée, ils ne tardèrent pas à leur inspirer une confiance telle que ceux-ci ne voulurent plus traiter qu'avec eux pour transporter leurs étoffes à l'étranger.

„Ce fut à dater de cette espèce de connaissance faite avec les Mégalo-Vlachites (Grands Valaques) et les Janiotes que notre pavillon couvrit les marchandises qu'ils expédiaient à Messine, à Ancône, à Raguse, à Trieste et jusqu'en Sardaigne où ils avaient fondé des factoreries antérieurement à la conquête de l'Epire par Bayazet II.

„Liés d'amitié avec les Mégalo-Vlachites, nos négociants commencèrent à fréquenter les foires de Moscoulouri (près de Pharsale) et d'Alassona... ils payaient des redevandes aux capitaines des Armatoles pour protéger leur commerce."

Et ailleurs. le même écrivain français dit : [1])

---

1) Pouqueville, Voyage dans la Grèce, Paris, t. III p. 1.

„Les Valaques jouent le plus grand rôle commercial en Macédoine. Au XVII siècle ils sont les intermédiaires entre l'Albanie et l'Europe. Ils s'en vont aux foires de Moscou, de Vienne, de Leipszig et de Beaucaire. Devenu riche, ce peuple acquiert une grande habileté et renommée dans l'industrie."

Au témoignage dc Pouqueville, ajoutons celui d'uu écrivain grec :

„Les Metzovites, dit Aravandinos, qui écrivait il y a environ cinquante ans, possèdent des comptoirs importants dans divers centres commerciaux et plusieurs d'entre eux s'y distinguent autant par leur honnêteté que par l'importance de leur négoce.

„Parmi eux il s'en est même trouvé plusieurs, ajoute-t-il, qui ont fait à leur patrie des donations considérables.

„Les principaux habitants de Metzovo sont très hospitaliers et leurs maisons le disputent en somptuosité aux plus belles de Janina. Les plus civilisés d'entre eux ont fondé une école grecque. Neanmoins ils conservent leur langue maternelle qui est le valaque."

Pour ce qui est de la ville roumaine de Moscopoli, elle était au XVIII-e siècle, le plus grand centre commercial de la Turquie d'Europe et le principal foyer de civilisation :

„... Ces Valaques, dit Pouqueville (tome 3, page 45-46) établis dans les monts Candaviens par Quintus Maximus et pasteurs vigilants non moins qu'ouvriers habiles relevèrent Moscopolis sur les mêmes ruines de l'ancienne Mosque, et bientôt d'un simple camp de bergers cette colonie devint la métropole commerciale de l'Epire."

Parlant encore de la bourgade de Callaritès dans le Pinde, Pouqueville qui en fait une belle description dit ce qui suit (Tom. II, pages 172—176) :

„La tranquillité dont on jouissait, le temps et l'indépendance ayant attiré de nouveaux citoyens dans cette colonie, comme on n'avait pas de terres à cultiver, les habitants s'adonnèrent aux soins des troupeaux. La population s'étant accrue avec l'industrie, on établit des maisons de commerce . . . et dès le siècle de Louis XIV elle (la France) avait un entrepôt de ces produits (le poil de chèvre et les toisons de troupeaux des Roumains) à Metzovo.

„L'intérêt qui enfante les spéculations ne tarda pas à déterminer les industrieux Valaques à filer leurs laines. Ce pas étant fait dans la carrière des arts, ils se servirent du pavillon français pour exporter à l'étranger leurs tissus... Comme les chances

ne pouvaient qu'être heureuses entre les mains d'hommes économes, on vit dans le cours d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis l'année 1760 jusqu'à nos jours (1820) les Mégalo-Vlachites de Calaritès, Syraco, Metzovo, de l'Aspropotamo et du Zagori se répandre dans les différentes places maritimes de la Méditerranée et employer ensuite des vaisseaux grecs, au lieu de ceux des étrangers pour transporter leurs marchandises et opérer leurs retours. Marchant la sonde et la boussole à la main, après des essais nouveaux, les uns fondèrent des maisons de commerce à Naplès, à Livourne, à Gênes, en Sardaigne, à Cadix, en Sicile et à Malte.

„D'autres s'établirent à Venise, à Trieste, à Ancône et à Raguse. Un petit nombre que la prospérité avait éblouis ouvrit des relations avec Vienne, Constantinople et Moscou...“.

Cette prospérité que connurent la plupart des petites villes et des bourgades roumaines de Turquie eut naturellement, de bonne heure, une grande influence sur leur développement à tous les points de vue. Aussi ce qui frappe un étranger qui parcourt la Turquie, c'est le contraste énorme qui existe entre les bourgades et les vil-

lages roumains, d'un côté, les bourgades et les villages slaves et grecs, de l'autre. Bien que perchés, pour la plupart à des hauteurs dont on se ferait difficilement une idée, quoique ressemblant plutôt à des nids d'aigles, les premiers se distinguent par des édifices massifs, spacieux, confortables, à deux ou trois étages convenablement et même très souvent somptueusement meublés. La propreté méticuleuse qui y règne, les manières hospitalières et civiles des habitants, la richesse des vêtements des femmes, les magasins bien assortis, tout cela donne, même aux petits villages roumains, un air d'aisance, de bourgeoisie active, intelligente, industrieuse. Et l'on ne trouvera pas une seule commune, un seul village, un seul hameau roumain qui n'ait une on plusieurs églises, une on plusieurs écoles, solidement bâties, soigneusement entretenues et richement dotées, preuves évidentes de la piété de la population roumaine et du prix qu'elle attache à la culture intellectuelle. Et, avec tout cela, une pureté de mœurs à laquelle on ne trouverait rien à redire.

A côté des communes roumaines dont les maisons sont pour la plupart en pierres de taille, les villages slaves et grecs, aux maisons en torchis, ont un air pauvre, mi-

séreux. De confort il ne saurait nullement être question chez cette population campagnarde qui n'est même pas, aux trois quarts, propriétaire du sol où elle habite et qu'elle cultive moyennant redevance.

D'école et même d'église, pas l'ombre, le plus souvent chez cette population, éparse dans une infinité de hameaux et trop pauvre pour pouvoir s'offrir le luxe d'un instituteur et d'un curé.

La supériorité des Roumains de Turquie sur les autres éléments chrétiens, au point de vue de l'instruction, était telle qu'au XVIIIe siècle déjà non seulement tous les centres roumains possédaient des établissements scolaires, mais encore la ville roumaine de Moscopoli était pourvue d'une bibliotheque puplique et d'une imprimerie florissante qui a travaillé jusque vers 1802.

Du reste, cette supériorité intellectuelle des Roumains de Turquie est attestée par Pouqueville, qui écrivait au commencement du XIX-e siècle.

„Les Valaques qui ont voyagé, et c'est le grand nombre, parlent plusieurs langues et ont des bibliothèques assez bien assorties en livres français et italiens. Ils possèdent de bonnes éditions de classiques grecs et un *étranger trouve chez eux des se-*

cours littéraires qu'il est difficile de porter avec soi dans les voyages" [1]).

Non contents d'avoir eux-mêmes des écoles et des églises, ils en ont aussi créé et ils en créent encore pour les Grecs. Ce sont eux qui ont fondé les plus belles institutions grecques, qui entretiennent encore les écoles helléniques de Macédoine.

„Les Valaques, dit M. Victor Bérard, ont été les plus grands bienfaiteurs de la Race (grecque); ils ont légué les plus beaux cadeaux, bâti pour le public Athénien les plus beaux édifices, établi dans Athènes les plus belles fondations charitables on éducatrices du monde grec. Les grands Hellènes de l'étranger, banquiers de Vienne, marchands d'Odessa, courtiers d'Alexandrie ou de Marseille, sont en majorité Valaques de race et souvent de langue. Surtout les colonies helléniques de Roumanie, si riches, ne sont guère peuplées que de ces Hellènes Valaques, qui, un pied dans l'hellénisme, un pied dans la Valachie, font incessamment passer l'argent roumain vers Athènes et semblent puiser dans le pactole roumain pour verser sur la pauvre Hellade. Ils sont adroits, ils sont souples, ils valent en affaires plusieurs Grecs et quelques Juifs, ils sont so-

1 Pouqueville, tom. II pag. 176.

bres, ils aiment la gloire : *c'est l'argent Valaque qui paie les écoles helléniques de Macédoine.* [1])

Ce que M. Bérard dit au sujet de l'entretien des écoles helléniques au moyen de l'argent roumain est parfaitement exact aussi à un autre point de vue. C'est que les évêques grecs, abusant de leur situation privilégiée, qui fait d'eux les chefs des communautés orthodoxes, affectent les revenus des biens de mainmorte exclusivement à l'entretien des écoles grecques des communautés roumaines. Mais c'est là un abus criant qui, il y a lieu de l'espérer, ne tardera pas à cesser.

Quoi qu'il en soit, un fait est indéniable : C'est que les Roumains de Turquie occupent depuis longtemps une situation prépondérante parmi les autres éléments habitant avec lui. Par leurs aptitudes commerciales et industrielles, par leur esprit d'entreprise, par l'intelligence avec laquelle ils s'adonnent à différents métiers ainsi qu'aux professions libérales, mais surtout par leur esprit d'ordre et d'épargne, ils se trouvent dans un état matériel incomparablement meilleur que les populations slaves et grec-

---

1. Victor Bérard, La *Turquie et l'Hellénisme contemporain*, page 249. Paris,

ques. Par leurs écoles, auxquelles ils témoignent une sollicitude toute particulière, l'instruction élémentaire a toujours été très répandue parmi eux et ils ont toujours été à la tête du mouvement intellectuel en Macédoine. Par leurs voyages à l'étranger, où un grand nombre d'entre eux exercent le commerce et divers métiers, leurs mœurs se sont depuis longtemps adoucies et ont pris une teinte de civilisation, sans rien perdre de leur pureté et de cette dignité qu'ils ont conservée, grâce à une espèce d'autonomie communale dont ils ont joui pendant lontemps.

Tel est, tel apparaît aux yeux de tout étranger clairvoyant le peuple roumain de Turquie : intelligent, laborieux, entreprenant, assez éclairé, assez aisé, porté de plus en plus au commerce, aux arts, aux professions libérales, occupant partout une place distinguée et, pour le caractériser d'un seul mot, formant la bourgeoisie entre la noblesse musulmane et les fonctionnaires turcs, d'un côté, les paysans slaves, grecs, albanais et turcs, de l'autre.

Il est bien entendu que nous parlons de la majorité de la population roumaine de Turquie. Nous devons toutefois faire re-

marquer qu'une partie de la population roumaine, principalement dans certaines régions très élévées du Pinde, ainsi que les Roumains nomades continuent encore de s'adonner surtout, à l'élevage du bétail, sans néanmoins cesser de se livrer aussi, sur une vaste échelle, à l'industrie de la laine et d'alimenter le commerce des tissus dans plusieurs centres. Il va sans dire que ces Roumains conservent encore une certaine rudesse d'allures et aussi un sentiment de fierté et de franchise sauvage :

«Les Valaques nomades, dit Pouqueville, qui portent sur leurs fronts hâlés l'empreinte des saisons, sont généralement forts et robustes. Leurs têtes retracent les proportions romaines; et le temps, qui affaiblit les types nationaux, n'a pu, malgré leurs alliancees, [1]) les confondre ni avec les Grecs, niavec les Albanais. On leur reproche de la parcimonie, de l'obstination, mais à travers leurs mœurs rustiques, on retrouve une franchise sauvage qui n'existe pas dans le caractère des Levantins. [2])

---

1. L'érudit consul français n'est pas bien renseigné sur ce point. Les Roumains se sont toujours soigneusement préservés de toute alliance avec d'autres peuples. Les cas de pareilles alliances sont tellement rares chez eux, même actuellement. qu'ils constituent des exceptions.

2. Pouqueille, tone II. page 218,

Nous devons cependant ajouter que même parmi cette partie de la population roumaine, il se manifeste, d'ores et déjà, des tendances vers la vie sédentaire et vers des occupations analogues à celles de l'immense majorité des Roumains de Turquie.

CHAPITRE XVI

LES ROUMAINS DE THESSALIE

Bien qu'il n'entre pas dans le cadre de notre étude de parler d'autres Roumains que de ceux de Turquie, par exception cependant et accessoirement nous croyons devoir dire quelques mots de nos congénères de Grèce et plus spécialement de ceux de Thessalie.

On sait que jadis la population roumaine était si nombreuse en Thessalie qu'elle y a formé, jusqu'à la conquête ottomane, une principauté indépendante, connue sous le nom de Grande-Valachie (Blaquie la Grant). Tout en étant loin d'être aussi nombreux actuellement, l'élément roumain y est encore compact dans certaines régions et se conserve intact, bien qu'il se trouve sous la domination grecque depuis environ un

quart de siècle. Le long de l'Aspropotamos (l'ancien Achéloüs) on peut compter, même à l'heure actuelle, une cinquantaine de bourgades et de villages purement roumains, ayant conservé aussi bien leur idiome propre que les autres traits particuliers de leur race. Voici les noms de quelques-uns de ses villages et bourgades.

Malacashi, Tchiorani, Djenerazi, Coutzoufliani, Kharziari, Stourdja, Haliki, Sclineassa, Cotouri, Libendja, Vilitchani, Dolcani, Cornou (Cragnea en grec), Dragovisse, Amérou (Palio Milia en grec) Gardiki, Djurdja, Moutchara, Orguill (Tiflosséli en grec) Camneani, Pira, Dessi, Vitrinico, Pertouli, Coteana, Pergnaco, Apano Aïvani, Poliohori, Draousté, Calogreani, Clinova, Névodi, (Vendista), Goudouvazdi, Costeana, (Castagna en grec), Coutzo-Milli, Bourovia, Cocli, Loujeshti, Calari (Calarités en grec), etc. etc.

Les Roumains de cette région se rattachent aux Roumains du Pinde avec lesquels ils forment un tout, une masse compacte s'étendant sur les deux versants du Pinde et sans solution de continuité depuis la ville de Coritza (Ghiordchea) sur la limite de la Macédoine et de l'Albanie, jusqu'à l'Agrapha, l'ancienne frontière de l'Etat grec.

Mais, outre les bourgades et villages ci-

dessus énumérés et dont la population est exclusivement roumaine, on trouve des Roumains en grand nombre dans la plupart des villes de quelque importance de la Thessalie, telles que Karditza, Farsala, Domoco, Velestino, Larissa, Almiro, Tirnovo et surtout dans la ville de Triccala, dont les habitants sont aux trois quarts Roumains.

En hiver surtout, la population roumaine devient extrêmement nombreuse en Thessalie. On sait que la Thessalie est un pays presque désert en été à cause de son climat malsain. La population compagnarde grecque est pauvre, miséreuse, paresseuse, et est décimée tous les ans par les fièvres. C'est seulement en hiver qu'elle devient un pays animée par la descente en masse des habitants roumains de plusieurs régions montagneuses de Turquie et de Grèce, dont les immenses troupeaux couvrent alors les plaines de Thessalie. Les Roumains forment ainsi une majorité tellement écrasante que, même dans la vie politique, les Grecs sont totalement éclipsés dans certaines régions. Ainsi les Roumains de la région de l'Aspropotamos envoient presque toujours au Parlement grec deux ou trois députés élus parmi leurs congénères. Le mai-

re de la ville de Triccala est presque toujours un Roumain.

Il est toutefois à peine besoin de dire qu'il ne saurait nullement être question d'écoles nationales parmi les Roumains de Thessalie, bien qu'il y en ait eu quelques-unes jusqu'à l'annexion de cette province au royaume Grec. Il va de soi que les Grecs qui font une guerre à outrance aux écoles et aux églises roumaines en Turquie, n'en toléreraient aucunement dans leur propre Etat. Mais qui sait si un jour les Roumains de Thessalie n'éprouveront pas le besoin d'affirmer leur individualité propre ! Qui sait si la haine de race, entre Grecs et Roumains, qui subsiste en Thessalie beaucoup plus vivace qu'ailleurs, quoiqu'elle se manifeste sous d'autres formes qu'en Turquie, ne provoquera pas un mouvement séparatiste dans cette ancienne province de l'Empire Ottoman où les Roumains n'ont jamais fait bon ménage avec les *Karagouni?* [1]). La conscience nationale pourrait bien se réveiller aussi chez eux, comme elle s'est réveillée chez leurs congénères de Turquie. Tant qu'ils conservent encore leur langue,

---

1) C'est le nom que les Roumains donnent à la population grecque de Thessalie. De son côté, celle-ci appelle les Roumains Bruzzo-Vlahi.

pareille hypothèse ne semble nullement exclue. L'hellénisme a eu bien des surprises dans ces derniers temps. Qui peut dire que l'avenir ne lui réserve encore celle-là ?

CHAPITRE XVII

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

Ce qui précède a, croyons-nous, suffisamment montré de quelle nature sont les revendications nationales des Roumains de Turquie.

Comme élément distinct de tous les autres éléments de ce pays, ils désirent conserver inaltéré leur caractère ethnique, se développer dans leur propre élément conformément au génie de leur race, à leurs aptitudes spéciales, à leurs occupations, à leurs mœurs, qui formant des traits essentiellement différents de ceux des autres nationalités de l'Empire Ottoman. Par conséquent, il est naturel qu'ils éprouvent le besoin de faire usage de leur langue aussi bien dans leurs écoles que dans leurs églises. Le plus élémentaire principe d'é-

ducation veut que leurs enfants commencent à s'instruire, en allant à l'école, dans leur propre idiome et non pas dans une langue entièrement étrangère pour eux telle que le grec, qui leur a pendant si longtemps été imposée. Leur désir d'entendre, à l'église, la parole de Dieu dans leur propre langue et non plus dans la langue grecque que le patriarcat œcuménique les force, sous peine d'excommunication, à employer, n'a rien que de très naturel et de très légitime. Ce désir ne va pas à l'encontre des canons de l'Eglise orthodoxe et ne constitue pas non plus une innovation, du moment que toutes les autres nationalités orthodoxes de Turquie, pour ne parler que de celles-là, ont déjà obtenu satisfaction à cet égard. De même, le droit qu'ils réclament de se constituer partout en communautés religieuses distinctes et d'avoir un chef religieux à part est un droit reconnu à toutes les autres nationalités de Turquie. Ils y tiennent d'autant plus que c'est seulement par ce moyen qu'ils pourront avoir une existence complètement légale, comme nationalité distincte, se donner une organisation nationale, mettre leurs institutions scolaires et religieuses à l'abri de tout arbitraire et assurer l'entretien de ces insti-

tutions en y affectant les revenus des biens de mainmorte des communautés religieuses que le clergé grec emploie actuellement, par un abus scandaleux de ses prérogatives, uniquement à l'entretien d'institutions scolaires et religieuses ayant un caractère de propagande hellénique.

Les revendications de l'élément roumain de Turquie peuvent donc se résumer en deux mots : liberté de s'instruire et de prier Dieu en langue roumaine, droit d'avoir un chef religieux à part, un clergé national et de se constituer partout en communautés religieuses.

En dehors de ces revendications, les Roumains de Turquie n'ont et ne peuvent raisonnablement avoir aucune tendance, aucune aspiration politique ou plutôt s'ils en ont, elles sont de telle nature qu'elles ne sauraient constituer une menace pour personne, attendu qu'elles ne peuvent forcément avoir pour objectif que le maintien du *statu quo* ou, ce qui revient au même, de l'intégrité territoriale de la Turquie, de l'ordre et de la tranquillité.

D'autres peuvent s'agiter dans l'intention plus ou moins avouée de s'unir, un jour politiquement, à tel ou tel Etat limitrophe. Les Bulgares peuvent tenir les yeux obsti-

nément tournés du côté de la Bulgarie, les Grecs, du côté de la Grèce, les Serbes, du côté de la Serbie. Ils peuvent à certains moments prêter l'oreille aux instigations venues de Sofia, d'Athènes ou de Belgrade. Leurrés par la perspective d'uns union éventuelle avec leurs congénères de Bulgarie, de Grèce ou de Serbie, ils peuvent se laisser aller à faire le jeu de la politique de ces Etats, en provoquant et en entretenant des désordres en Macédoine.

Pareille perspective est tout à fait exclue pour l'élément roumain de Turquie. Eloigné comme il l'est de la grande masse de Roumains de la rive gauche du Danube, pris comme dans un étau entre l'élément slave et l'élément grec, également menacé par les tendances d'absorption de ces races, qui en veulent d'ores et déjà à son individualité, il est clair que ce peuple ne saurait vouloir faire cause commune ni avec l'un ni avec l'autre, en vue de déterminer éventuellement un remaniement territorial de la Turquie, vu que tout changement politique ne s'y opérerait qu'au détriment de son individualité propre.

Aussi se tient-il à l'écart des troubles soulevés par les Slaves ou les Grecs. Une triste expérience lui a fait prendre en hor-

reur tout mouvement séditieux, toute menée subversive. Non seulement aucune perspective ne lui sourit au bout des tous les prétendus mouvements insurrectionnels, mais il en subit les effets immédiats et subséquents. Peuple commercial, industriel et pastoral, il est lésé dans ser intérêts économiques par la stagnation des affaires que les désordres amènent naturellement, il est molesté dans ses biens, ses bestiaux deviennent la proie des bandits, son épargne lui est arrachée par les tortures et la terreur. Le plus souvent c'est sur son dos qu'on se chamaille. Pris entre l'enclume et le marteau, il a à souffrir aussi bien des excès des fauteurs des désordres que de la répression qui, en pareille circonstance, ne saurait forçément s'exercer avec beaucomp de discernement.

C'est donc par un sentiment de conservation de son caractère ethnique que la population roumaine de Turquie refuse de faire cause commune soit avec les Grecs, soit avec les Bulgares, soit avec les Serbes. C'est par le même instinct de conservation qu'elle s'attache sincèrement à l'Empire Ottoman, qu'elle considère comme la meilleure sauvegarde de ses intérêts de race.

Aussi, plus ce sentiment sera développé,

plus la Turquie pourra compter sur un élément d'ordre, tout aussi intéressé au maintien du statu quo que l'Etat turc lui même, car son sort en tant que nation distincte est étroitement lié au sort de la Turquie en tant qu'Etat.

A ce point de vue les intérêts des Turcs et des Roumains sont absolument identiques et ce serait une faute aussi bien de la part de la Turquie que de la part de Puissances, qui désirent sincèrement le maintien de l'intégrite territoriale de l'Empire Ottoman, que de ne pas aider au développement, dans le sens national, d'une population dont les tendances ne sont et ne sauraient être qu'éminemment conservatrices.

Car, cette population, dont l'importance numérique et la situation prépondérante ne sauraient échapper à personne, est non seulement susceptible de beaucoup de progrès, mais encore elle est destinée à constituer un facteur important pour le maintien de la tranquillité et du bon ordre. Il est, en effet, évident que plus elle s'affranchira des influences morales étrangères, qui l'ont tant de fois égarée et l'ont poussée à servir des intérêts opposés à ceux de l'Empire Ottoman et aux siens propres, plus elle refusera de se prêter à faire le jeu de qui que ce soit.

L'hellénisme se rend parfaitement compte des conséquences qu'aura pour lui le réveil de la conscience nationale parmi les Roumains de Turquie et c'est pourquoi il emploie tous les moyens à l'entraver autant que possible. Voyant que la clientèle roumaine tend de plus en plus à lui échapper, malgré le concours si zélé que lui prête le patriarcat œcuménique, la propagande grecque a avisé dernièrement à d'autres moyens pour renforcer son action. Elle a constitué partout en Macédoine des comités, à l'instar des comités bulgares. En même temps elle racole en Grèce des gens de sac et de corde, les organise en bandes, les arme, les équipe, les prend à sa solde à raison de 70 francs par mois et les envoie sur le territoire ottoman sous le prétexte d'y défendre la population grecque contre les attaques des comitadjis bulgares et d'y exercer des représailles; en réalité, cependant, pour maintenir sous l'ascendant du patriarcat et de l'hellénisme les populations chrétiennes non-grecques et en tout premier lieu la population roumaine. Car, que la propagande grecque l'avoue ou non, c'est principalement contre l'œuvre roumaine qu'est dirigée l'action de ses bandes. Il est, en effet, notoire que l'hellénisme n'a à aucunne époque exercé

une influence bien grande sur les populations slaves de Macédoine, qui se sont toujours montrées réfractaires à l'enseignement en langue grecque. Ce n'est donc pas en manœuvrant de ce côté-là que l'hellénisme s'efforce de sauver les dernières épaves de son influence, mais bien du côté de l'élément roumain, qui était naguère et qui est encore, en grande partie, fortement imbu des doctrines politico-religieuses de l'hellénisme.

Aussi voit-on que les bandes grecques se tiennent, de préférance, à proximité des communes roumaines et cherchent à exercer des pressions sur les habitants en faveur de la cause grecque, non seulement par de vaines menaces, mais aussi par des actes d'une cruauté sauvage. Les atrocités commises récemment par une de ces bandes à Négovan, commune roumaine, où deux prêtres roumains et quatre notables ont été impitoyablement égorgés et horriblement mutilés uniquement parce qu'ils étaient des adeptes des idées nationales, l'assassinat du supérieur du couvent roumain d'Oshani, dans la région de Méglenié ; l'ordre donné toujours par une bande grecque, à l'instituteur et à l'institutrice roumains du village de Belcamen, dans le district de Florina,

de ne plus tenir école, sous peine de mort, tous ces actes de terreur notoirement connus, et auxquels nous pourrions en ajouter bien d'autres, sont très édifiants sur le but poursuivi par la propagande grecque: Enrayer complètement l'œuvre roumaine en Macédoine ou tout au moins endiguer le courant du réveil national parmi les Roumains, telle est la mission assignée aux bandes grecques. A la terreur religieuse que la propagande grecque exerce par le patriarcat et les évêques,. elle vient d'ajouter l'action plus efficace—elle le croit du moins — des comités et des sicaires à ses gages.

A cet égard, elle semble vouloir marcher sur les brisées de la propagande bulgare. Ses agents s'efforcent même d'emboîter le pas aux comitadjis, Et pourtant hier encore, les Grecs s'égosillaient à dénoncer au monde civilisé les procédés des agents de la propagande bulgare!

Certes, ce n'est pas la première fois que la propagande grecque essaie d'intimider, de terroriser les populations non-grecques de Macédoine au moyen de bandes de soi-disant insurgés (antartès).

Elle a pratiqué ce système pendant longtemps et bient avant la propagande bul-

gare. Mais à en juger d'après les termes si énergiques dont elle flétrissait les actes des comitadjis, d'après ses lamentations et ses appels incessants au monde civilisé, nous en étions arrivés à croire qu'elle condamnait sincèrement des procédés qui déshonorent même la plus noble cause.

Nous avons la douleur de constater qu'elle revient à ses anciens errements et que de victime, qu'elle se prétendait jusqu'à hier, elle veut se transformer elle-même en boureau.

Nous sommes cependant convaincus que le gouvernement de S. M. le Sultan, notre Auguste Souverain, envers lequel l'élément roumain fait preuve du plus parfait loyalisme et du plus sincère dévouement, aura bien vite raison des bandes grecques, comme il a eu raison des bandes bulgares, et que, reconnaissant la légitimité des revendications de cet élément sur le terrain ecclésiastique, il voudra bien donner une solution équitable à cette question.

Cette solution est d'autant plus impatiemment attendue par le peuple roumain de Turquie que celui ci est actuellement en butte à toutes sortes de vexations de la part du clergé phanariote. Abusant de leurs privilèges, le patriarcat et les évêques grecs

violent ouvertement la conscience de nos congénères de Macédoine, au moyen de procédés d'un autre âge: excommunications, refus d'assistance religieuse, interdits jetés sur les prêtres roumains, etc. Dans son excès de zèle à servir les intérêts de l'hellénisme, le patriarcat recourt contre nos prêtres à des mesures si manifestement vexatoires, si arbitraires, que la Sublime Porte a dû souvent le rappeler au sentiment de ses devoirs. Finira-t-il par ouvrir les yeux sur l'abîme que son intransigeance absolue creuse entre lui et l'élément roumain? Nous le désirons sincèrement, sans trop oser l'espérer.

Quelle que soit cependant l'attitude du patriarcat, il est hors de doute que l'élément roumain de Turquie continuera à marcher de l'avant dans la voie où il s'est engagé.

Forts de la sollicitude que S. M. le Sultan témoigne pour les intérêts moraux et matériels de tous ses sujets sans distinction de nationalité, et comptant sur l'appui que la Roumanie ne cesse de leur prêter, les Roumains de Turquie poursuivront, avec la ténacité caractéristique de leur race, leur développement dans un sens national; leur conscience nationale s'affirmera et s'affermira d'autant plus fort que le clergé pha-

nariote et la propagande grecque essaieront de l'opprimer.

L'année qui vient de commencer s'ouvre, d'ailleurs, pour eux, sous les meilleurs auspices.

La Sublime Porte leur a fait, dans ces derniers temps, certaines petites concessions qui constituent en quelque sorte une reconnaissance du bien fondé de leurs demandes et un acheminement vers une solution de leur question ecclésiastique. Convaincues de la légitimité de leurs revendications nationales, sur le terrain religieux, les Puissances ont bien voulu appuyer leur bon droit.

Le Discours du Trône de Roumanie vient d'affirmer l'intérêt que prend cet Etat au sort de l'élément roumain des provinces européennes de Turquie. La solidarité de race entre les Roumains du Royaume de Roumanie et ceux de Macédoine, proclamée, pour la première fois, au Parlement roumain, par un Souverain dont la haute sagesse est universellement reconnue, sera sûrement, pour nos frères de l'Empire Ottoman, le meilleur réconfort et le plus fort stimulant dans la lutte incessante qu'ils soutiennent pour l'affirmation de leur individualité ethnique. De son côté, le gouvernement roumain, vient d'affirmer son intention

de seconder puissamment l'œuvre roumaine en Macédoine, de lui imprimer un nouvel essor. A cet effet, il a augmenté la subvention accordée aux écoles et aux églises roumaines de Turquie et a pris des dispositions pour y créer plusieurs nouvelles institutions, qui aideront au développement de la population roumaine.

Ce sont là, sans conteste, des faits, des paroles et des dispositions du meilleur augure pour l'œuvre roumaine en Macédoine.

Et tandis que les autres propagandes cherchent à s'y affirmer par la violence et la terreur, seule la propagande roumaine y poursuit son œuvre par les moyens les plus paisibles, l'école et l'église, preuve évidente de sa mission purement culturale et éminemment civilisatrice.

---

hV

